



fig. 1 Una scena ripresa dalla trasmissione televisiva "Le poesie inedite di Giorgio de Chirico" con Franco Simongini, andata in onda il 10 luglio 1976

TUTTE LE POESIE

1. ESPOIRS¹

Les astronomes poétisants sont bien joyeux.
 La journée est radieuse la place pleine de soleil.
 Sur la vérandah ils sont penchés.
 Musique et amour. La dame trop belle
 Je voudrais mourir pour ses yeux de velours.

Un peintre a peint une énorme cheminée rouge
 Qu'un poète adore comme une divinité.
 J'ai revu cette nuit de printemps et de cadavres
 Le fleuve charriait des tombeaux qui ne sont plus.
 Qui veut vivre encore? Les promesses sont plus belles.

On a hissé tant de drapeaux sur la gare
 Pourvu que l'horloge ne s'arrête pas
 Un ministre doit arriver.
 Il est intelligent et doux il sourit
 Il comprend tout et la nuit à la lueur d'une lampe fumante
 Pendant que le guerrier de pierre dort sur la place obscure
 Il écrit des lettres d'amour tristes et ardentes.

¹ Manoscritti Eluard-Picasso (1911-1915). Testimonianza eccezionale delle prime formulazioni teoriche e artistiche del giovane de Chirico, arrivato a Parigi nel luglio 1911 e destinato a restare nella capitale francese fino all'estate del 1915, i manoscritti constano di quarantotto pagine su fogli di vario formato, che presentano scritti, talvolta cancellati, esercizi linguistici e una trentina di disegni. Già appartenuti al poeta Paul Eluard che li ha più tardi ceduti a Picasso, oggi i manoscritti sono conservati nel 'Fonds Picasso' presso il Musée Nationale Picasso a Parigi. Le poesie riportate in questa sezione seguono l'ordine con cui le pagine sono state rilegate in un unico tomo intorno al 1924.

2. UNE VIE (POÈME)²

Vie, vie, grand rêve mystérieux! Toutes les énigmes que tu montres; joies et éclairs...
Visions qu'on pressent.
La voiture de déménagement tourne l'angle de la rue.
Portiques au soleil. Statues endormies.
Cheminées rouges; nostalgies d'horizons inconnus.
– Belles journées affreusement tristes, volets clos.
– Et l'énigme de l'école, et la prison et la caserne; et la locomotive qui siffle la nuit sous la voûte glacée et les étoiles.
– Toujours l'inconnu: l'éveil le matin et le rêve qu'on a fait, obscur présage, oracle mystérieux; que veut dire le rêve des artichauts de fer; j'ai mal à la gorge, mes pieds sont froids, mon coeur hélas est brûlant car la grande musique de l'espoir chante toujours en lui; mais l'amour me fait souffrir, il est si doux de se promener avec l'amie les soirs d'hiver à l'heure où de pâles lumières s'allument dans la cellule de chaque prisonnier.
Et séparé d'elle on souffre comme...

L'enfant réveillé dans l'heure la plus profonde de la nuit par le bruit affreux de l'orage court pieds nus à la fenêtre et regarde à la lumière livide des éclairs l'eau couler à torrents dans les rues
alors le souvenir du père qui voyage en des pays lointains
Lui serre le coeur... et il pleure.
Sa chambre est dans l'ombre l'après-midi
Car le soleil le triste soleil d'hiver tourne et descend lentement.
Près de sa maison il y a une gare et une grande horloge toute neuve
Eclairée quand vient l'obscurité.

Souvent la nuit le bruit des voitures
et des passants attardés l'empêchent de dormir
Alors il allume sa bougie et dans le grand silence il regarde d'étranges tableaux qui pendent à ses murs.
Près de son lit il y a aussi un verre d'eau et un pistolet automatique, et une photographie de femme au regard triste et étonné.
– Et maintenant il attend, il cherche l'amitié.
– Une guerre est finie, on veut apprendre un nouveau jeu.
Je veux que mes ongles soient polis comme de l'ivoire et mes yeux beaux et purs.

² Manoscritti Eluard-Picasso (1911-1915).

Je méprise celui qui ne s'intéresse pas à moi. Dans la ville on n'entend pas le chant du coq. La détonation de la poudre sans fumée est plus sèche et plus forte. Bouchez-vous les oreilles, le coup va partir.

3. «VITA, VITA, GRANDE SOGNO MISTERIOSO! TUTTI GLI ENIGMI...»³

Vita, vita, grande sogno misterioso! Tutti gli enigmi
che tu mostri; gioie e bagliori...
Portici al sole. Statue addormentate.
comignoli rossi; nostalgie d'orizzonti sconosciuti...
E l'enigma della scuola, e la prigione e la caserma;
e la locomotiva che fischia la notte sotto la volta gelida
e le stelle.
Sempre l'incognito; il risveglio al mattino e il sogno che si
è fatto, oscuro presagio, oracolo misterioso...

4. «COURS, COURS DANS LA VIE D'UN PAS TOUJOURS PLUS RAPIDE»⁴

Cours, cours dans la vie d'un pas toujours plus rapide, ou arrêtes ton regard; ton ombre s'allonge derrière toi, elle s'allonge jusque là-bas où sur les tours éternelles claquent éperdument des oriflammes aux mille couleurs. Des craquements de mâts; un grand bruit d'ancre qu'on lève. – Pourquoi est-tu plié en deux la tête sur les genoux; les sanglots te font sursauter. La douleur toute de noir vêtue est debout près de toi...
Oh la solitude de la nuit – Les sifflements des trains là-bas derrière le murs sous l'affreux mystère des étoiles.
Le ciel se fait plus tiède. Apaise ton cœur.
Mets-lui dessus quelque chose de chaud, de tendre et de doux.
Là, endors-toi. La nuit est belle.
Ton bonheur va revenir. Chante-le tout bas. Evoque tout ce que tu ne connais pas – Les hommes qui nagent comme des poissons roses dans les eaux tièdes du port; les adieux éternels – Les voix qu'on entend dans les maisons aux fenêtres closes – Les fontaines, les statues immobiles à l'étrange regard et le bruit des foules noires qui passent sous les portiques obscurs quand le soir dans le ciel froid s'allume l'étoile de l'amour...

³ Questa poesia è una rielaborazione in lingua italiana, con qualche variante, della prima parte di *Une vie* (n. 2). È stata pubblicata in *Tic di Guelfo*, Bianchini, 1979 (accanto fig. 31).

⁴ Manoscritti Eluard-Picasso, cit.

5. UNE NUIT⁵

La nuit dernière le vent sifflait si fort que je croyais qu'il allait abattre les rochers en carton.
 Tout le temps des ténèbres les lumières électriques
 Ardaient comme des coeurs
 Dans le troisième sommeil je me réveillai près d'un lac
 Où venaient mourir les eaux de deux fleuves. Autour de la table les femmes lisaient.
 Et le moine se taisait dans l'ombre.
 Lentement j'ai passé le pont et au fond de l'eau obscure
 Je vis passer lentement de grands poissons noirs.
 Tout à coup je me trouvai dans une ville grande et carrée.
 Toutes les fenêtres étaient closes, partout c'était silence
 Partout c'était méditation
 Et le moine passa encore à côté de moi. A travers les trous de son cilice pourri je vis la beauté de
 son corps pâle et blanc comme une statue de l'amour.
 Au réveil le bonheur dormait encore près de moi.

De ma fenêtre je regarde dans la cour humide
 les cadavres de mes illusions.
 Sensibilité d'artichauts de fer... La nuit la locomotive sifflait
 Le travailleur ne dormait pas
 Il avait les mains glacées. La lumière l'aveuglait
 son cœur était brûlant.
 Amour perdu. Femme aimée. – Que de pas devant ma porte
 dans la chambre à côté on cause –
 Et les deux hommes au regard si doux se sont éloignés
 ils se tenaient par la main
 et se regardaient dans les yeux.
 – J'ai bien lutté. J'ai voulu me forger un cœur solide.
 – Et dans le grand vaisseau chacun avait sa cabine –
 Hélas mon cœur se fond, se fond; toujours
 puis les heures s'écoulaient si douces et égales –
 Combien de temps devra encore passer... L'Horloge
 sur la tour insensée...

J'allais lentement – maintenant je reviens si vite
 Que je peux à peine entrevoir le bonheur –

⁵ Manoscritti Eluard-Picasso, cit.

Je cherchais des paroles de l'amour
Et dans la nuit j'ai pleuré longtemps
Sur mon oreiller brûlant.

6. «AMIS, VOUS TOUS QUI AVEZ LES CŒURS BRÛLANTS...»⁶

Amis, vous tous qui avez les cœurs brûlants
tendez-moi la main à travers
les lucarnes de vos cabines.
Le soleil monte lentement. Les ombres
s'allongent heureuses sur la terre.
Autour de nos vaisseaux
les poissons dansent gaiement
[...] changeantes les couleurs des oriflammes
maintenant elles dardent dans le grand bleu
leurs langues de serpents.
La nouvelle esthétique de l'hôtel nous gagne
la gare nous émeut –
Je longeais le long mur de briques
heureux de je ne sais quel bonheur
et pourtant je me croyais abandonné
je n'avais qu'à penser pour pleurer –
Mais le héros passa près de moi coiffé de noir
et il laissa derrière lui
un parfum de bananes si doux
qu'en le sentant je pensais aux mains de la femme aimée.
Courage, (Bombardier) l'hiver vient
Bientôt ta chambre sera froide
et la poudre mouillée dans le caisson.
Je veux que cela soit – j'ai mis sur mon cœur
un morceau de fourrure –
Et aux quatre coins de ma chambre
une statue mutilée du bonheur –
Et maintenant j'attends calme et plein de courage
comme un chasseur à l'affût après une nuit d'orage.

⁶ Manoscritti Eluard-Picasso, cit.

7. AOÛT 1911⁷*à ma mère*

Parti de la ville carrée des vainqueurs
 des grandes tours et des grandes places ensoleillées,
 le train roulait brûlé par les ardeurs
 caniculaires. La grande plaine madrée
 Les mouches qui polluent les mets
 Le fruit qu'on ne mange pas parce qu'on craint
 le choléra. – Comme la chambre de
 l'hôtel sentait mauvais. Il n'y avait plus
 de joie. Le soldat dans le wagon et la
 tristesse des familles. – La mère seule consolation.
 La mère faible mais toujours courageuse, quand il le faut
 – la sueur coule sur mon corps –
 J'ai la bouche mauvaise; l'entérite me tord
 les entrailles. Et la nuit est si chaude.
 La retraite qui passe le soir sur la place;
 le médecin qu'on réveille dans la nuit
 les cafés plein de monde; trivialité
 des foules. – Et la mère seule consolation
 La mère faible et douce, mais toujours courageuse,
 quand il le faut.

8. «DANS UNE BARQUE NOIRE COMME UN CERCUEIL ENTRE DEUX PONTS...»⁸

Dans une barque noire comme un cercueil entre deux ponts livides je m'étais endormi – Sur ma tête
 le soleil avait disparu et depuis longtemps la dernière étoile s'était éteinte – Silence, Bruits sourds de
 mon âme. Souvenirs, souvenirs, ils clapotaient sur les flancs sombres du navire – Et tous les bas-
 reliefs de mon esprit apparaissaient sous la lumière des éclairs. Nuits inquiettes. Créations des dieux.
 – Beaux arrangements [?] qui m'ont fait frissonner parfum de bananes, lassitude d'après-midi; cieux
 pleins d'énigme qui roulâtes devant moi; boules gigantesques, petits oiseaux morts près de la caver-
 ne horrible des serpents.

⁷ Manoscritti Eluard-Picasso, cit.⁸ Manoscritti Eluard-Picasso, cit.

9. «QUI M'A MONTRÉ LA GRANDE FENÊTRE NOIRE...»⁹

Qui m'a montré la grande fenêtre noire,
 qui m'a montré là-bas la triste maison...
 Nous venons pleins d'amour empressés et joyeux.
 Sentez comme la chambre est chaude, le manteau;
 La rafale est passée, secouant la grande main rouge
 aux ongles dorés. Le printemps gronde à midi; on a peur –
 l'attente devient anxieuse car partout les aigles et les corbeaux
 arrivaient.

Le soldat veillait près de la caserne vide
 il faisait beau et tout rêvait dans la ville endormie à midi –
 Tout seul alors je me promène au bord du fleuve; le temple
 se dresse fin et froid, où dorment les cœurs brisés
 de tant de rois glorieux.

Le clairon est triste; – apportez les cerfs-volants
 ils sont beaux, l'enfant joyeux va frissonner bientôt –
 Maintenant tout est fini. Au carrefour de la ville le train
 haletant siffle.

Le vieillard aveugle chantait près de la gare et les bananes
 faisaient rêver un soldat de colonies.

10. MÉLANCOLIE¹⁰

Lourde d'amour et de chagrin
 mon âme se traîne
 comme une chatte blessée
 – Beauté des longues cheminées rouges
 Fumée solide.

Un train siffle. Le mur.
 Deux artichauts de fer me regardent.

J'avais un but. Le pavillon ne claque plus
 – Bonheur, bonheur, je te cherche –
 Un petit vieillard si doux chantait doucement

⁹ Manoscritti Eluard-Picasso, cit.

¹⁰ Manoscritti Eluard-Picasso, cit.

une chanson d'amour.
 Le chant se perdit dans le bruit
 de la foule et des machines
 Et mes chants et mes larmes se perdront aussi
 dans tes cercles horribles
 ô éternité.

11. LE CHANT DE LA GARE¹¹

Petite gare, petite gare, quel bonheur je te dois.
 Tu regardes de tous les côtés, à droite, à gauche et par derrière aussi. Tes étendards claquent éperdument, pourquoi souffrir? Laissons passer, ne sommes-nous pas déjà *assez nombreux*? Traçons avec la blanche craie ou le noir charbon le bonheur et son énigme; l'énigme et son affirmation. Sous les portiques il y a des fenêtres; à chaque fenêtre un oeil nous regarde et *derrière* des voix nous appellent. C'est à nous qu'il vient, le bonheur de la gare, c'est de nous qu'il sort transfiguré. Petite gare, petite gare, tu es un jouet divin. Quel Zeus distrait t'a oublié sur cette place si carrée et si jaune, près de ce jet d'eau si limpide et si troublant? Tous tes petits drapeaux claquent à la fois sous le vertige du ciel lumineux. Derrière des murs la vie roule comme une catastrophe. Que t'importe à toi de tous cela?... Petite gare, petite gare, quel bonheur je te dois.

12. LA MORT MYSTÉRIEUSE¹²

L'horloge au clocher marque midi et demi. Le soleil est haut dans le ciel et brûlant. Il éclaire les maisons, les palais, les portiques. Leurs ombres tracent sur le sol des rectangles, des carrés, des trapèzes d'un noir si doux que l'oeil brûlé aime à s'y rafraîchir. Quelle lumière, et qu'il serait doux de vivre là-bas, près d'un portique consolant, d'une tour insensée couverte de petits drapeaux multicolores, au milieu d'hommes intelligents et doux. L'heure est-elle jamais passée? Qu'importe, puisque nous la voyons passer.

Quelle absence d'orage, de cris de hiboux, de mers en tempête. Homère n'aurait trouvé aucun chant. Un corbillard attend depuis un temps infini. Il est noir comme l'espérance, et quelqu'un ce matin prétendait que la nuit il attend encore. Il y a quelque part un mort qu'on ne voit pas. A l'horloge il est midi et trente-deux minutes, le soleil descend; il faut partir.

¹¹ Manoscritti Paulhan (1911-1915). I manoscritti in lingua francese, appartenuti a Jean Paulhan e tuttora conservati presso gli eredi del letterato, risalgono al primo periodo parigino dell'artista e comprendono un gruppo di "poèmes en prose".

¹² Manoscritti Paulhan, cit.

13. LA MORTE MISTERIOSA¹³

L'orologio del campanile segna le dodici e trenta. Il sole è alto e cocente nel cielo. Esso illumina le case, i palazzi, i portici. Le loro ombre proiettate sul terreno descrivono rettangoli, quadrati e trapezi di un nero così morbido che all'occhio bruciato è gradito rinfrescarsi in essi. Che luce! Come sarebbe dolce vivere laggiù, vicino a un portico consolatore o a una torre assurda ricoperta di bandierine multicolori fra uomini gentili ed intelligenti. Giungerà mai quell'ora? Che importa, dal momento che l'abbiamo vista venire!

Quale assenza di tempesta, di strida di gufi, di mari in burrasca. Qui Omero non avrebbe trovato canzoni. Un carro funebre aspetterà per sempre. E' nero come la speranza, e questa mattina qualcuno sosteneva che durante la notte aspetta ancora. Da qualche parte c'è un cadavere che non si può vedere. L'orologio segna le dodici e trentadue: il sole sta tramontando, è tempo di partire.

14. UNE FÊTE¹⁴

Ils n'étaient pas nombreux, mais la joie donnait à leurs visages une expression étrange... Toute la ville était pavoisée. On voyait des drapeaux sur la grande tour qui s'élevait au bout de la place, près de la statue du grand roi vainqueur.

Des oriflammes claquaient sur le phare, sur les mâts des navires amarrés dans le port, sur les portiques, sur le musée des tableaux rares.

Vers le milieu de la journée ils se réunirent sur la grande place où un banquet avait été dressé. Une longue table se trouvait au milieu de la place.

Le soleil était d'une beauté terrible.

Les ombres réglées.

On voyait contre la profondeur du ciel les drapeaux multicolors que le vent déployait sur la grande tour rouge, d'un rouge si consolant. Au sommet de cette tour des points noirs bougeaient. C'étaient les bombardiers qui attendaient midi pour tirer les salves.

Enfin la douzième heure vint. Ce fut solennel. Ce fut mélancolique. Quand le soleil arriva au milieu de la courbe céleste, on inaugura à la gare de la ville une nouvelle horloge. Tous pleuraient. Un train passa en sifflant éperdument. Les canons tonnèrent. Hélas ce fut si beau.

¹³ Questa traduzione in italiano di *La mort mystérieuse* (n. 12) compare sul catalogo della mostra *Giorgio de Chirico* a cura di Wieland Schmied, Palazzo Reale, Milano 1970, (p. 56) e nuovamente in *Tic di Guelfo*, cit. (sotto fig. 116) con la dedica "A Guelfo, cordialmente Giorgio de Chirico".

¹⁴ Manoscritti Paulhan, cit.

Puis assis au banquet *ils* mangèrent du mouton rôti, des champignons et des bananes, et burent de l'eau limpide et fraîche.

L'après-midi, divisés par petits groupes, ils se promenèrent sous les portiques, et attendirent le soir pour se reposer.

Ce fut tout.

Sentiment africain. L'arcade est là pour toujours. Ombre de droit à gauche, souffle frais qui fait oublier – elle tombe elle tombe comme une feuille énorme projetée. Mais sa beauté est la ligne: énigme de la fatalité, symbole de la volonté intransigeante.

Temps anciens, lueurs et ténèbres. Tous les dieux sont morts. Le clairon du chevalier. L'appel le soir à la lisière du bois: une ville, une place, un port, des portiques, des jardins: fête du soir; tristesse. Rien.

On peut compter les lignes; l'âme s'y trace et s'y allonge.

Il *fallait* élever la statue. Le mur rouge cache tout ce que l'infinité a de mortel.

Une voile; navire doux aux flancs si tendres; petit chien amoureux

Train qui passe: énigme. Bonheur de bananier; volupté de fruits mûris, dorés et doux.

Pas de batailles. Les géants sont descendus derrière les rochers.

Dans les chambres obscures et silencieuses les horribles épées pendent aux murs. La mort est là, pleine de promesses. Méduse aux yeux qui ne voient pas.

Vent de derrière le mur. Palmiers. Oiseaux jamais venus.

15. L'HOMME AU REGARD DOULOUREUX¹⁵

Dans la rue bruyante la catastrophe qui passe. Il était venu là avec son regard douloureux. Il mangeait lentement un gâteau si tendre et si doux qu'on aurait dit qu'il mangeait son cœur. Ses yeux étaient très loin l'un de l'autre.

Qu'entends-je? Le tonnerre gronde au loin et sur le plafond de cristal, tout tremble; c'est la bataille. La pluie a poli les pavés: joie d'été.

Une tendresse singulière inonde mon âme: oh homme, homme je veux te rendre heureux. Et si quelqu'un t'attaque je te défendrai avec le courage du lion et la cruauté du tigre. Où veux tu aller, parle. Maintenant le tonnerre ne gronde plus. Vois comme le ciel est pur et les arbres radieux.

Les quatre murs de la chambre le brisaient, l'aveuglaient. Et la glace de son cœur fondait lentement: il se mourait d'amour. Humble esclave tu es doux comme un agneau égorgé. Ton sang coule sur ta barbe si douce. Homme je te couvrirai si tu as froid. Viens là-haut. Aucun bonheur qui ne roule à tes pieds comme une boule de cristal. Et toutes les *constructions* de ton esprit t'applaudiront ensemble.

¹⁵ Manoscritti Paulhan, cit.

Ce jour-là. J'applaudirai aussi, assis au centre de la place pleine de soleil, près du guerrier de pierre et du bassin vide. Et vers le soir, quand l'ombre du phare sera longue sur la jetée, quand les oriflammes claqueront et que les blanches voiles seront rondes et dures comme des seins gonflés d'amour et de désirs, nous tomberons l'un dans les bras de l'autre et ensemble nous pleurerons.

16. LA VOLONTÉ DE LA STATUE¹⁶

«Je veux à tout prix être seule» disait la statue au regard éternel. Vent, vent qui rafraîchit mes joues brûlantes. Et la bataille commença, terrible.

Les crânes brisés tombaient et les cerveaux apparaissaient polis comme s'ils avaient été en ivoire.

Fuis, fuis vers la ville carrée et radieuse.

En arrière, les démons me fouettent à tour de bras. Mes mollets saignent affreusement.

Oh la tristesse de la statue solitaire là-bas. Béatitude.

Et jamais le soleil. Jamais le jaune *consolateur* de la terre éclairée.

Elle *veut*.

Silence

Elle aime son âme étrange. Elle a *vaincu*.

Et maintenant le soleil s'est arrêté tout en haut au centre du ciel; et la statue dans un bonheur d'éternité noie son âme dans la contemplation de son ombre.

Il y a une chambre dont les volets sont toujours clos. Dans un coin un livre que personne n'a lu. A un mur un tableau qu'on ne peut voir sans pleurer.

17. [APPUNTI]¹⁷

Sous la chambre où il dort il y a des portiques. Quand le soir vient la foule s'y rend, noire avec un bruit sourd. Quand la chaleur a été torride à midi, elle vient là haletante, cherchant la fraîcheur. Mais lui il dort, il dort, il dort.

Qu'est-il arrivé, la plage était vide et maintenant je vois *quelqu'un* assis, là sur une pierre. Un *dieu* y est assis et il regarde la mer en silence. Et c'est tout.

¹⁶ Manoscritti Paulhan, cit.

¹⁷ Manoscritti Paulhan, cit. Si tratta di un foglietto accluso ai "poèmes en prose" con alcune 'illuminazioni' dell'autore.

La nuit est profonde. Sur mon coussin brûlant je me retourne. Morphée me déteste. J'entends le bruit d'une voiture qui vient de loin. Le trot du cheval; un petit galop; et le bruit paru et s'enfonce dans la nuit; une locomotive siffle au loin. La nuit est profonde.

La statue du conquérant dans le palais. La tête découverte et chancée. Partout la volonté du soleil. Partout la consolation de l'ombre.

Ami au regard de vautour, à la bouche souriante, une grille de jardin te fait souffrir. Léopard prisonnier, marche dans ta (*crèche*)... Et maintenant sur ton socle proclame ta victoire dans une pose de roi vainqueur.

18. SONNET¹⁸

La longue nuit de l'hiver ne veut pas finir;
Le soleil s'attarde comme s'il devait jamais venir;
La tempête hurle et le dispute aux hurlements des hiboux;
Les armes s'entrechoquent sur les murs décrépits

Et les tombeaux entrouverts envoient leurs fantômes:
Ils veulent pour m'attirer dans leur ronde
Effrayer mon âme, et qu'elle n'en sorte jamais.
Mais je ne veux pas tourner sur eux mes regards.

Le jour, le jour; voilà ce que je veux annoncer.
Nuit et ténèbres fuiront devant lui.
L'étoile du matin déjà l'annonce.

Bientôt, il fera clair au plus profond de l'abîme,
Et jusqu'au lointain sans limites
Le monde resplendira d'un bleu profond.

¹⁸ Manoscritti Paulhan, cit. I quattro componimenti con il titolo complessivo di *Vers inédits d'Arthur Schopenhauer* (nn. 18-21) erano contenuti all'interno di una copia dei *Parerga et Paralipomena. Essai sur les apparitions et opuscules diverses* (conservata nell'Archivio Savinio); sul frontespizio c'è la seguente annotazione autografa di de Chirico: "à la fin de ce volume se trouvent quatre poesies inedites recueillés par G. de Chirico". Giorgio Castelfranco pubblicherà una propria traduzione di *Sonnet* (n. 18) e *A Kant* (n. 20) sulla «Rivista di Firenze» (1, 1925).

19. LE VASE DE FLEURS¹⁹

Voie comme nous florissons peu de jours, à peine quelques heures
 Me murmure une troupe brillante de fleurs –
 Pourtant nous n'avons pas d'effroi en approchant de sombre Orchus
 En tout temps nous renaissions, nous sommes éternelles comme toi.

20. A KANT²⁰

(Le jour où Kant disparut, il faisait un ciel si clair, si pur de nuages, qu'on en a peu vu, chez nous, de pareils. Seulement au zénith, une petite vapeur mince et légère se leva dans l'azur du ciel. On raconte qu'un soldat, en passant sur le pont, l'observa longtemps et se mit à dire: «Voyez, c'est l'âme de Kant qui s'envole au ciel»)

Je regardais vers toi dans le ciel bleu
 Dans le ciel bleu où ton vol s'évanouit
 Je reste seul maintenant dans le tourbillon.
 Pour me consoler j'ai ta parole, j'ai ton livre pour me consoler.
 Par toi, j'essaie d'animer pour moi la solitude,
 Par tes mots si pleins qui résonnent en mon âme
 Car tous ceux qui m'entourent me sont étrangers.
 Le monde m'est désert et la vie longue.

21. À LA MADONE DE LA CHAPELLE SIXTINE²¹

Elle l'apporte au monde et il regarde, saisi d'effroi
 L'égaré du chaos dans son horreur,
 La férocité sauvage dans ses débordements,
 L'incurable folie dans toute sa force.
 La douleur toujours inapaisée, dans ses multiples tourments.
 Il est saisi d'effroi. Pourtant son regard qui perce l'avenir
 Resplendit de sérénité, de foi, de l'éclat de la victoire,
 Car il a l'éternelle certitude de la Rédemption qui vient.

¹⁹ Manoscritti Paulhan, cit., *Vers inédits d'Arthur Schopenhauer*.

²⁰ Manoscritti Paulhan, cit., *Vers inédits d'Arthur Schopenhauer*.

²¹ Manoscritti Paulhan, cit., *Vers inédits d'Arthur Schopenhauer*.

22. PROTÉE²²

Souvent des forces, des chants et des passions occultes dorment en nous. Mêlés à la vie humaine nous travaillons, nous créons même comme on a déjà créé. Un bonheur nous envahit. Et pourtant nous ne sommes pas heureux. Insistante une voix nous murmure à chaque instant: Ce n'est pas cela. – Et soudain un moment, une pensée, une combinaison qui se révèle à nous avec la rapidité de l'éclair nous ébranle, nous jette devant nous-même comme devant la statue d'un dieu inconnu. Comme le tremblement de terre secoue la colonne sur son plinthe, nous tressaillons jusqu'au fond de nos entrailles. Nous jetons alors sur les choses des regards étonnés. C'est le *moment*. Le Protée qui dormait en nous a ouvert les yeux. Et nous disons ce qu'il fallait dire. Ces secousses sont pour nous ce qu'étaient pour le prophète glauque les lacs et la torture.

23. LA NOTTE MISTERIOSA²³

all'astronomo Bongiovanni

Era il professore Martino e Grancane il suo dolce amico.
 Inseparabili nella buona come
 nell'avversa fortuna. Entro lo stesso telescopio
 mirava l'uno la costellazione pomeridiana
 già scorta dall'altro.
 O dolcezza...
 Due carciofi di ferro sulla tavola d'ocra.
 La geometria delle ombre straziava il cuore
 al mattino immalinconichito.
 Ma venne la sera e si fusero i volumi e le forme.
 Uomini ed animali passavan come ombre silenti
 nella luce crepuscolare.
 Luce di sogno lungo. Giungon sordi i rumori strani
 solo le ruote della mente roteano vertiginose.

 E tardava il mattino. Nella stalla li vidi e mi vidi anch'io.
 Il lezzo delle mucche mi mozzava il respiro.

²² Manoscritti Paulhan, cit. Un frammento di questo poema in prosa è stato pubblicato per la prima volta da André Breton in *L'art et l'occultisme* (Parigi, 1954, pp. 120 sgg.).

²³ Datata gennaio 1916, questa poesia è apparsa sulla rivista «Noi» di Enrico Trampolini (gennaio 1919). È dedicata "all'Astronomo Bongiovanni", un personaggio che compare anche nella prosa di Savinio, oltre che in Filippo de Pisis.

Ignudi giacevano Martino e Grancane nei ballatoi ancora umidi dell'umore dei parti. Ignudi giacevano ed il loro dorso era coperto di peli bruni e lunghi lucenti come seta. Ogni uno carponi nel suo ballatoio cantava come canta l'usignolo innamorato nella notte di luna. Curvi su di loro uomini taciturni dalle braccia erculee li tondevan lentamente.

Appariva la pelle candida sotto i lampi lividi delle tosatrici d'acciaio.

La notte è lunga...

Che odo mai!... Sono urla?... Forse la folla in delirio scaglia l'immane trave contro l'uscio malfermo che schiantasi come barbacane sotto i colpi del gatto e dell'ariete?

No, non è nulla. Tutto dorme; anche le coccoveggie e i vespertilli che pur nel sogno sognan di dormire.

Gennaio 1916

24. CANZONE²⁴

Tetzcatlipoca

Specchio lucente e vado

Con le speranze più belle che giù

dai palmizi lunghi grondano come

nella smeria d'autunno scossi

iguerros maturi.

Non più rotti gli ormeggi sui mari

il kájak vogherà magnetici.

Sotto il cielo rettangolo duro d'azzurro

Come l'azzurra a Guadalajana facciata

del palazzo gubernatorile il cuore

(nell'olio di morsa nella lana)

ho portato boreale.

Ora traccio sul scialbo dei muri asciutti

i segni della mente calculiformi.

Cauciuguantato le dita sul telaio

lieve la mia gioia disegno come

buon artefice azteco il mosaico

profondo delle piume iridescenti.

Ferrara, giugno 1916

²⁴ Questa poesia, datata giugno 1916, è stata pubblicata, per la prima volta, nella rivista «Avanscoperta» diretta da Ettore Marchionni, Roma, 25 gennaio 1917.

25. FRAMMENTO²⁵

Sono un immobile ipotecato
Il portinaio cieco – ad limina custos – insegna allo scolaro di gesso
l'algebra delle mie nostalgie.
La mia finestra è un boccaporto di nave.
Il mio cavalletto è un'antenna senza la vela.
Sono un immobile ipotecato.
Riscaldato, confortato dai tepori pomeridiani – ammonito dall'ululo
quotidiano della sirena richiamatrice.
Sono un immobile ipotecato.
Oggi, giorno di S. Michele, il carrozzone giallo (F.lli X Trasporti e Spedizioni
via Caravelli 7 bis TORINO)

Ha ripompato i miei languori
Nell'autunno che sbasisce
Vuotature inodori.
Ora va lungo il canale
(rotaie della tramvia)
Verso stazioni lontane
Dell'avanticità.

26. VIAGGIO²⁶

a Carlo Carrà

O Qualzatcoal
Stridente vessillo rigido di zinco
Nero sulle tegole della casa
paterna, che non rivedrò più mai.
Polo magnetico nell'aere nivale.
Sul marciapiede bianco di polvere e di freddo,
Etrange jouet, della mia già lontana
Infanzia.
Penso a una città dell'Alaska in un mattino

²⁵ Questa poesia, databile agli anni 1916-1917, è apparsa sulla rivista «Avanscoperta» nel febbraio 1917.

²⁶ Datata aprile 1917, la poesia composta a Poggio Renatico e dedicata a "a Carlo Carrà" è stata pubblicata su «Avanscoperta» nel maggio 1917.

d'inverno, bianca sotto le montagne
bianche, presso il mare
oscuro.
Penso a un pacobotto che fa carbone a Teneriffa
in un tepido pomeriggio di settembre e poi salpa
verso i porti della vecchia Europa.
E non rimemoriamo in quest'ora di grazia
la primavera, bufera distruggitrice,
ciclone d'amore e di morte.
L'inverno verrà impalandranato con la browning
Nella tasca dei calzoni.
«Vous ne fûtes jamais en Italie Madame?»
E tu ingegnere piemontese, costruttore di nuove
strade ferrate, perché sei così mesto oggi?
Ché l'America non fosse una parte dell'Asia
nessuno lo sospettò fino a quella sera del 1513
quando Balboa dalle alture di Panama vide
il vasto Oceano Pacifico e comprese che il mondo
Scoperto era *veramente*
Un mondo nuovo.

Poggio Renatico, aprile 1917

27. IL SIGNOR GOVONI DORME²⁷

Nella città dove l'acclamano tra mille statue su piedestalli
sì bassi che sembra esse camminino coi cittadini frettolosi.
Sul palcoscenico tutto è mistero...
Lo specchio sul cavalletto. Il quadro non è ancor compiuto.
Il filosofo dorme. Si picchia all'uscio.
Son gli amici; ché il sole già scende, e l'ombra
già lunghe si fanno più lunghe, e invitano
all'amicizia peripatetica.
...Si picchia all'uscio. Invano! Invano!...
La fante oscena strilla dalla finestra:
Tutta notte egli ha vegliato, guardando

²⁷ Un frammento di questa poesia è stato pubblicato da Savinio in "Frana" città del Worbas su «La Voce», 31 ottobre 1916 e poi in *Hermaphrodito*, Firenze, 1918.

la piazza, e il castello rosso, e il fiume chiaro...
e adesso dorme, dorme, dorme, ... e non bisogna,
non bisogna svegliarlo!

28. EPODO²⁸

Torna o mia prima felicità!
La gioia abita le strane città,
Le nuove magie son scese sulla terra.

Città dei sogni insognati,
Costrutte da demoni con santa pazienza,
Voi, fedele, canterò!

Un dì sarò anch'io uomo di sasso²⁹,
Sposo vedovo sul sarcofago etrusco.³⁰
Quel giorno, materne, stringetemi
Nell'abbraccio vostro grande, di pietra.–

Ferrara 1917

29A. ÉPODE³¹

– Reviens toi ô ma première félicité
la joie habite d'étranges cités
de nouvelles magies sont tombées sur la terre.

Ville des rêves non rêvés
que des démons bâtirent avec une sainte patience
c'est toi que, fidèle, je chanterai.

²⁸ Il manoscritto di *Epodo*, datato "Ferrara 1917", apparteneva a Filippo de Pisis, amico di de Chirico. Poi conservato da Bona de Mandiargues, Parigi. Non si conosce la sua attuale collocazione. È stato pubblicato, con qualche variante, all'inizio del 1919 nella rivista «Ars Nova» di Casella e poi come conclusione del testo lirico *Vale Lutetia* (n. 107).

²⁹ Esiste un'altra versione di questo verso: "Un dì sarò anch'io statua solitaria", datata giugno 1918 e pubblicata in *Arte metafisica e scienze occulte. Seguito da un Epodo*, edita all'inizio del 1919 nella rivista «Ars Nova» di Casella. Cfr. *Il Meccanismo del pensiero*, Fagiolo dell'Arco, 1985 (p. 64).

³⁰ Esiste un'altra variante: "Un dì sarò anch'io un'effigie/marmorea. – Figura ritta sullo zoccolo basso" nella poesia intitolata *Mia prima felicità* e datata Roma, 6 novembre 1971, pubblicata in forma manoscritta in *Tic di Guelfo*, cit. (sotto fig. 43).

³¹ Un frammento di questo componimento è stato pubblicato per la prima volta in *Salve Lutetia* in «Bulletin de l'Effort Moderne» di Léonce Rosenberg, Parigi, marzo 1927.

Un jour je serai aussi un homme-statue
 époux veuf sur le sarcophage étrusque
 ce jour-là en ta grande étreinte de pierre
 ô ville serre-moi, maternelle.

29B. ÉPODE³² *

Reviens ò ma première félicité
 La joie habite d'étrange cites,
 Les nouvelles magies ~~sont venues sur la terre~~ descendent sur le monde
 Ville des rêves non rêvés
 Ce ~~Bat~~ies que les démons bâtirent avec une sainte patience
 C'est vous que fidèle je chanterais,
~~Un jour moi aussi~~ Viendra un jour ou je serai ~~aussi~~
 une statue de marbre, ~~une~~ l'époux veuf
~~Sur~~ le sarcophage étrusque; ~~Ce jour-là~~ sur la terre
~~Ce jour,~~ o maternelles, serrez moi ~~Dans vos grands~~ alors
~~Dans vos grands et doux bras de pierre~~
 – de pierre
 Dans vos doux 2 et grands 1 bras de pierre

30. VILLEGGIATURA³³

a Carlo Carrà il pittore dai sette piani

Ho impiantato i giuochi belli
 Nei giardini tra i cancelli
 Serafici mediatori. Chi vinse la partita? Nel caffè-pacobotto portavano in trionfo il presidente in alpaga.
 C'era un terribile canterano e un animale mai visto che parlava sulla strada.
 Dormo. Mi viene l'immagine di alberi tenebrosi visti nell'andito di una casa che abitai da bambino.
 Qualcuno mi chiamava dall'altra stanza.

³² "Poesie in francese", cfr. Nota tecnica. Si tratta di una bozza di *Épode* (n. 29a.). Prima composizione in lingua francese di questa poesia (inedita perché il testo in francese pubblicato in *Salve Lutetia* del 1927 è un altro). Il fatto che de Chirico ne scriva una versione diversa e in lingua italiana a Ferrara nel gennaio 1917 (che poi, modificata, viene pubblicata nel 1919 in «Ars Nova»), lascia presumere che questa bozza sia anteriore alla versione italiana del 1917 e che quindi al tempo di questa stesura de Chirico si trovi ancora a Parigi (dove risiede dal 1911 al 1915).

³³ Questa prosa lirica, datata "Villa Seminario, maggio 1917" e dedicata "a Carlo Carrà il pittore dai sette piani", è stata pubblicata nel periodico «Cronache letterarie», Roma, agosto 1917. Villa del Seminario era l'ospedale militare per malattie nervose a Ferrara dove de Chirico e Carrà si incontrarono per la prima volta.

Spinsi il motoscafo presso il promontorio. Era pomeriggio, amici. Il mare tutto bollente. Le officine e le miniere fumavano sulle roccie della riva. Un metafisico in maglia rosa dormiva sotto un pino. Uccelli di latta colorita si muovevano sulla spiaggia.

– Ho giocato l'anima e la felicità. Si stette per molto tempo senza muovere un dado. Il giuoco era impossibile. Uscimmo io e lui ch  l'aria gi  cominciava ad annerare. Nella via, a un tratto, pensai a quella scatola a quelle cose lucide e variopinte abbandonate *sole* nella spaventevole solitudine dell'immobile ipotecato.

L'uragano scoppia. Ove mi hai condotto o tremenda fatalit ?

Guardo tutto intorno le meraviglie postate sui terribili palcoscenici della primavera. Ogni cabina contiene un fantasma. Li scopro uno dopo l'altro scostando le cortine.

– Sono il superstite e il nascituro.

Porto l'elmo del palombaro. Il pulsare del mio cervello si spacca in tante bollicine sulla piattaforma laccata del mio settimo soffitto.

Il cielo   tutto una zanzariera di fil di ferro.

I cantieri non fumano pi .

Addio giorni della beatitudine stanca.

Le persiane sono chiuse. Le porte sbarrate.

Ovunque   l'attesa e il raccoglimento.

Villa Seminario, maggio 1917

31. L'ORA INQUIETANTE³⁴

Tutte le case sono vuote

Risucchiate dal cielo aspiratore.

Tutte le piazze deserte.

Tutti i piedistalli vedovi.

Le statue – emigrate in lunghe

Carovane di pietra

Verso porti lontani.

– Strane iscrizioni sorgono ad ogni quadrivio.

Avvertimenti funebri di *non andar pi  oltre* –

«Pericolo di morte»

Ma anche l'immortalit    morta

³⁴ La poesia, inviata a Mario Broglio da Ferrara il 16 maggio 1918, insieme a una "cosa profonda" di Savinio, era destinata alla pubblicazione sul numero inaugurale di «Valori Plastici» (dove invece compare *Zeusi l'esploratore*, n. 104). (Manoscritto gi  di Edita Broglio, Milano, Archivio Calmarini).

In quest'ora senza nome sui quadranti
 Del tempo umano.
 Che sia rimasto io solo con
 un resto di tepore vitale sulla
 sommità del cranio?
 Che sia rimasto io solo con un palpito
 superstite nel cuore che non tace?
 Torna beatitudine stanca dei miei anni andati!
 Ciò che ho perduto non lo riavrò più mai.
 Ma nella tua bella mano, o donna, tu tieni
 il pegno sacro d'un'eterna giovinezza.

32. «DANS LA VALLÉE LA PLUS SILENCIEUSE...»³⁵ *

Dans la vallée la plus silencieuse
 Le sanctuaire (plu) le plus riche
 de fleurs

Avant que l'homme parut sur la terre des
 (et) choses noires et flasques, animaux – arbres
 – poissons – rochers, emergeaient lentement
 comme des sous-marines en manoeuvre on se
 trainait péniblement sur les grèves comme
 des grands mutilés. ~~Grandes~~ Vastes époques de
 silence sur la terre, tout fumait ! Des
 colonnes de vapeur montaient des lais bouillonnards
 et les vulcains fumaient et fumaient toujours.
 La Nature, la Nature ~~silencieuse~~ sans bruit – Grèves desertes
 et silencieuses des mers laiteuses et tranquilles
 A l'horizon loin sur un soleil rouge disque tragique,
 et ~~mour~~ solitaire, ~~se couche~~ s'enfonçait ~~lentement~~ avec lenteur
 dans les vapeurs de l'horizon ~~qui~~ fumant.
 Parfois un animal monstrueux, masse enorme
 et noire à tête de perroquet, sort lentement
 de l'eau et se traîne avec effort sur la grève

³⁵ "Poesie in francese", cit. Si tratta di una bozza per *Sur le Silence* (n. 106).

parmi les coquillages* dont quelques mers bougent un peu
 déplacent par petits mouvements saccadés et puis
 s'écroulaient et restaient de nouveau immobiles.

* Étoiles terrestres (?), vrilles et spirales brisées

33. FORÊT SOMBRE DE MA VIE³⁶

à *Madame R.L.*

Je t'ai toujours aimée forêt sombre
 de ma vie.
 Forêt plus sombre
 qu'une nuit sombre
 au pôle sombre...
 Voûte du ciel, au pôle, une nuit...
 nuit sans voiles
 mais sans étoiles
 ni aurores boréales...
 Voûte du ciel, au pôle, une nuit...
 Dans mes élans et mes ivresses
 dans mes fatigues et mes bassesses,
 mes fols espoirs, mes douces tendresses,
 mes lourds chagrins, mes bonnes sagesses,
 mes grands courages, mes lassitudes,
 mes lachetés, mes turpitudes,
 mes abstractions, mes quintessences,
 mes solitudes, mes grandes licences,
 mes vains appels, mes lourdes confiances,
 dans toutes les voix
 qui chantent en moi les grands emois
 sans nombre...
 Je t'ai toujours aimée forêt sombre
 de ma vie.

³⁶ Questo componimento è stato pubblicato su «La ligne du coeur» nel gennaio 1927. Un abbozzo della poesia compare su un disegno già appartenuto a Savinio. Waldemar George, nel suo volume monografico *Chirico, avec les fragments littéraires de l'artiste*, Parigi, 1928 presenta la poesia con alcune varianti e una breve aggiunta. La donna a cui è dedicata la poesia è, secondo una testimonianza della stessa, Raissa Lork (pseudonimo per Raissa Krol, prima moglie di Giorgio de Chirico).

34A. RÉVEIL D'APRÈS-MIDI (JUAN LES PINS)³⁷

Cheval regardant un abîme
 Tel fut le rêve qu'il me conta,
 Peinture merveilleuse et sublime
 Je cherche en vain l'idée qu'elle porta.
 Plus je m'enfonce dans cette vie mystérieuse
 Plus je songe aux plaisirs des rois,
 Plus mon attente ardente et anxieuse
 Grandit en ce lieu tranquille mais étroit.

34B. ~~L'ÉLÈVE DE TALENT~~ RÉVEIL D'APRÈS-MIDI³⁸ *

Cheval regardant un abîme
 Tel fût le rêve qu'il me conta.
 Peinture merveilleuse et sublime
 Je cherche, ~~je cherche~~ en vain l'Idée qu'elle porta.

Plus je m'enfonce dans cette vie mystérieuse
 Plus je ~~rêve~~-songe ~~des~~ aux palais ~~dess~~ rois
 Plus mon attente ardente et anxieuse
 Grandit en ce lieu ~~silencieux et~~ tranquille mais étroit.

~~Mais~~ Et là où le coursier se penche ~~vers~~ sur le fleuve
 l'horizon est lointain et promet le bonheur
 De grands echassiers vers le sud se meuvent
 Et j'écoute ~~dans chaque seconde battre~~ sonner les secondes de mon ~~bon~~ coeur.

Plus tard vers le soir, soir triste d'une vie
 Ou soir ~~indécis~~ d'une longue journée indécise
 Il vint me montrer ~~le~~ un tableau que je vis
 étrange et ~~nouveau~~ neuf dans l'heure douce et grise.

³⁷ Pubblicata per la prima volta nel 1975 nel catalogo della mostra monografica *Giorgio de Chirico* presso il Musée Marmottan a Parigi (p. 5) con l'indicazione "Juan les Pins". È plausibile far risalire questa poesia all'estate del 1925 quando de Chirico e la sua compagna, poi prima moglie, Raissa Krol, soggiornano nel luogo di villeggiatura di Juan les Pins. Inoltre, esiste un disegno (inchiostro di china su carta, cm 13,5 x 10,4), databile al 1925, che porta l'iscrizione "Ricordo di un sogno, cheval regardant un abîme" che richiama il primo verso della poesia.

³⁸ "Poesie in francese", cit. Bozza di *Reveil d'après-midi* (n. 34a.).

Et ~~de nouveau~~ de nouveau ~~encore~~ ~~cherchant~~ ~~errant~~ ~~encore~~ errant en par d'obscurs corridors
 Vers Cette ~~Vers~~ chambre ~~meublée~~ pleine de confiance celeste
 Je ~~parlais~~ parla à un sourd, à un homme qui dort
 Et je te cherche partout toi, sa femme, Alceste.

Car si lui ne comprend qu'on puisse à la fin
~~Laisser la société et son front~~ Fuir la société et son ~~cette le dur travail effort~~ grand front si ridé.
 Alceste ~~par la pensée arriva aux~~ en pensant va jusqu'aux les grands confins
 Qu'eclairant ~~par~~ bien au delà, l'ombre et son idée.

Juan les Pins

35. CONFESION NUPTIALE³⁹

Sarmate mon doux epoux
 Qui brode en soie et laine
 ta barbe est pleine de poux
 ton corps est hors d'haleine

Quand ton casque tu etais
 Un fantôme sitôt venu,
 De la chambre à coté
 Me montrait son torse à nu

Mais la ville de joie trop pleine
 Ne saurait plus t'emouvoir
 Tu t'en meurs dedans la plaine
 Et lui part sans le savoir.

36. MIDI EUROPÉEN⁴⁰

Cohorte dignifaère
 Monts petrolifères

³⁹ "Poesie in francese", cit. Uno stesso foglio manoscritto datato "Marseille 18 Mars 1928" in basso a destra ospita i due componimenti *Confession Nuptiale* e il successivo *Midi Européen* (n. 36). Poesia pubblicata per la prima volta nel catalogo *De Chirico. La metafisica del Mediterraneo*, a cura di J. de Sanna, Taranto 1998 (p. 178).

⁴⁰ Questa poesia appare sullo stesso foglio manoscritto (datato "Marseille 18 Mars 1928" in basso a destra) della precedente *Confession nuptiale* (n. 35). Poesia pubblicata per la prima volta nel catalogo *De Chirico. La metafisica del Mediterraneo*, cit. (p. 84).

Terrain aurifère
Vallée diamantifère...

C'est bien doux aller au Change
à l'heure où à Berlin
Les chefs des bons Archanges
Dejeunent en drap de lin.

Marseille 18 Mars 1928

37A. ANTIBES⁴¹

Tronc de pins, pins de poitrine,
Sur le golfe salutare
Pins quotidiens
Pins poitrinaires
Sur le doux méridien.
Pins polychromes montant en trophée
Le long du tronc de celui qui, assis,
Sourit, sournois, dans l'antichambre.
.....
Les coqs ont chanté
C'est le temps qui change...
C'est le temps qui chante, enchanté.
C'est l'heure indécise; on dit qu'on attend
Quelqu'un, quelque chose, mais si on savait!...
Peut être aussi que *rien ne viendrait*.
Celui qui assis dedans le fauteuil,
Celui qui ne peut se tenir autrement
Debout serait fou, impossible, incorrect...
Apôtre gothique ne tient pas debout.
C'est bien consolant qu'au lieu d'une chlamyde
Les pins sur son tronc montent en pyramide.
Il porte sur son tronc son destin subconscient.

⁴¹ *Antibes* è stata pubblicata per la prima volta sulla rivista «L'Italiano» di Longanesi, nn. 42-43, giugno-luglio 1936. Le ultime sette righe di questa poesia sono riportate, con qualche variante, all'inizio di *Naissance du Mannequin* (pubblicato per la prima volta su «Metafisica. Quaderni della Fondazione Giorgio e Isa de Chirico», n. 1-2, Milano, 2002, pp. 273-283), testo del 1938 in cui de Chirico specifica che *Antibes* è stata scritta circa undici anni prima («que j'ai écrit dans le midi de la France, il y a environ onze ans»). Tale dichiarazione ci permette di datare la poesia circa al 1927-1928.

Voyage inutile, fatigue insensée.
 Pendule qui s'arrête, valise égarée.
 Et dans l'antichambre *lui* qui attend
 Et porte sur son tronc la couleur de nos temps.

37B. ANTIBES⁴² *

~~Figure~~ Tronc de pins, pins de poitrine
 Sur le golfe salulaire
 Pins quotidiens
 Pins poitrinaires
 Sur le doux méridien
~~Rochers~~ Pins polychromes montant en trophée
 Le long du tronc de celui qui assis
 Sourit sournois dans l'antichambre.
 Les coqs ont chanté
 C'est le temps qui se change
 C'est le temps qui chante enchanté
 C'est l'heure indécise on dit qu'on attend
 Quelqu'un, quelquechose, mais si on savait! ...
 Peut être aussi que rien ne viendrait
~~Figure~~ et toi assise dedans le fauteuil
~~Figure~~ Toi ne pouvant ~~se~~ te tenir autrement
 Debout serait fou, impossible, incorrect ...
 Apôtre gothique ne tient pas debout.

C'est bien consolant qu'au lieu d'une chlamyde
 Les pins sur ~~son~~ ton tronc montent en pyramide
 † Tu portes sur ~~son~~ ton tronc ~~son~~ ton destin subconscient.
 Voyage inutile, fatigue insensée
 Pendule qui s'arrête, valise égarée,
 Et dans l'antichambre ~~figure~~ toi qui attends
 Et porte sur ~~son~~ ton tronc la couleur de nos temps.

⁴² "Poesie in francese", cit. Bozza di *Antibes* (n. 37a.).

38. SOUVENIRS IMPOSSIBILITÉS⁴³ *

Maisons sur les places, maisons au bout du monde
 à l'horizon très proche de vos lointains desirs
 Amis vous vintes un soir où toute les secondes
 fuyaient devant ~~vos~~ nos mains qui les voulaient saisir

39. SOUVENIRS⁴⁴ *

~~Vous en souvenez vous~~ T'en souviens tu, ami, des blanches acropoles
 où le poète ardent s'exalte et se prosterne,
 où les hiboux, amis des tristes necropoles,
 Gemissent, solitaires au fond des leurs cavernes ?

40. «MAISON SUR LES PLACES, MAISON AU BOUT DU MONDE...»⁴⁵ *

Maison sur les places, maison au bout du monde
 à l'horizon très proche de vos lointains desirs
 Amis vous vint un soir où toutes les secondes
 fuyaient devant vos main qui les voulaient saisir.
 Vous en souvenez vous amis des blanches acropoles
~~où les hiboux pensifs gemissent dans la nuit~~ où le poète ardent, s'exalte et se prosterne
~~où courent~~ et où les hiboux des ~~silences des~~ vastes necropoles
 gemissent solitaires au fond de leurs cavernes.

41. VISIONE⁴⁶

Case sulle piazze,
 case in capo al mondo
 al vicino orizzonte
 dei nostri lontani desii,

⁴³ "Poesie in francese", cit.

⁴⁴ "Poesie in francese", cit.

⁴⁵ "Poesie in francese", cit.

⁴⁶ Questa poesia è una rielaborazione in italiano delle tre poesie inedite in lingua francese che la precedono in questa raccolta (nn. 38, 39 e 40) e che risalgono alla seconda metà degli anni Venti. Tale lirica è datata Roma, 20 maggio 1973, autografata da Giorgio de Chirico con dedica a Franco Simongini e letta dallo stesso Simongini per la prima volta nel corso della trasmissione televisiva andata in onda il 10 luglio 1976 "Le poesie inedite di Giorgio de Chirico".

amici veniste una sera
in cui ad ogni momento
la speme fuggiva davanti
alle nostre mani che invano
tentavano di fermarla
e noi pensavamo
alle bianche acropoli
ove il poeta si esalta
e s'inginocchia.

Giorgio de Chirico
Roma, 20 maggio 1973

42. RIVAGES ANTIQUES⁴⁷ *

C'est la ruine qui blanchit, la triste ruine là haut
Deux coursiers tout blancs hennissent sur la grève
On s'entend ~~que le bruit régulier doux et~~ mourir tout doucement ~~des~~ les flots,
~~et les soupirs du guerrier~~ Soupirer ~~un homme~~ un homme qui se plaint dans son rêve

43. POÈME⁴⁸ *

Non je ne suis pas le roi ô foule
hurlante
~~Dans ces~~ En jours très tristes ~~de juillet~~ d'été
avancé
Quand l'amour ~~meurt chante eclate~~ pleure et la revolte est
latente
Et je pense ò Afrique à tes palmes
balancées
Je pense au choc des armes dans les
salons deserts
aux chasses à la baleine dans les mers
boréales

⁴⁷ "Poesie in francese", cit.

⁴⁸ "Poesie in francese", cit.

aux rugissements lointains la nuit
 dans le desert
 et à l'éclat la luer des torches ~~dans les~~ aux fêtes
 lupercales
 Mais je ne veus penser à ton casque
 ange maudit
 Ton casque qui blasphème sans
 desserer les dents.
 et lorsqu'on s t'approche siffle et puis
 vous dit
 "Vois, le phare qui s'allume dans
 le couchant ardent
 Le phare, dernier adieu aux ~~gens~~ gars
 qui sur les ondes
~~guident~~ poussent le frêle esquif vers ~~les~~ ces rives
 béneès
 où passent en chantant les
 troupes vagabondes
 Des vierges aux yeux bleus, des bérgeres
 Au (front) corps ~~fleur~~ bruni.

44. VISIONE ⁴⁹

Alla luce delle torce, nelle feste
 lupercali, ho visto passare l'elmo
 dell'angelo maledetto che bestemmia senza restringere
 i denti.

45. «JOIES FIDÈLES POUR TON BEAU CHAMP...» ⁵⁰ *

Joies fidèles pour ton beau champ
 laisse rural tes ~~grand~~ doux soucis,
 les grandes neiges, les loups méchants
 cernent ton coeur qui se noircit

⁴⁹ Questa poesia è una rielaborazione, in italiano, della parte centrale della poesia inedita *Poème* (n. 43).

⁵⁰ "Poesie in francese", cit.

Quand mineur dans l'antre tombe
tu regardes au fond du puits
Cette étoile qui dans le nombre
à changé l'éclat depuis.

46. SUGGERIMENTO⁵¹ *

Gioie fedeli per il tuo bel campo
dimentica, o coltivatore, le tue angosce
Dimentica le grandi nevi ed i cattivi
lupi, che premono sul tuo cuore
e lo fanno annerire.
Quando nell'oscuro antro,
guardi in fondo al pozzo profondo
vedi quella stella che in mezzo
alle altre ha d'allora cambiato
il suo splendore.

47. ITALIE⁵²

Des rimes riches des rimes sans raison
Des journées d'automnes purs et lointaines
Des orgues de Barbares jouant sous les maisons
et la grande tristesse ô Rome de tes fontaines

48. «JOUR QUI SUIT LA NUIT TRÈS FRAÎCHE...»⁵³ *

Jour qui suit la nuit très fraîche
Dieux fuyant le grand soleil
Vois, chasseur, sur la terre sèche
l'os blanchi aux tiens pareil.
Ces restes puissants d'une fauve qui fût

⁵¹ Si tratta di una traduzione in italiano della precedente poesia inedita «*Joints fidèles pour ton beau champ...*» (n. 51).

⁵² «*Poesie in francese*», cit. *Italia* è stata pubblicata per la prima volta nel catalogo *De Chirico. La metafisica del Mediterraneo*, cit. (p. 112).

⁵³ «*Poesie in francese*», cit.

éveillent en toi ~~des~~ le rêves nefastes
~~Alors~~ D'un ours géant caché à l'affût
 du roi exilé qui vit sans faste.

49. ESORTAZIONE⁵⁴

Giorno che segue la fresca notte
 Divinità fuggenti davanti al gran
 Sole, guarda, o cacciatore, sulla
 arida terra, le bianche ossa
 simili alle tue.

50. «VOUS QUI À L'ABRI DU RÊVE...»⁵⁵

Vous qui à l'abri du rêve
 Vivez paisiblement un bien doux destin
 Qui aux lueur du jour qui se lève,

51. L'HORLOGE D'UNE GO⁵⁶ *

Tu pourrais bien oublier le soir où les ancêtres
 en longues compagnies s'en allaient vers la mer
 où des trouvères ~~mutilés~~ plaints chantant sous tes fenêtres
 éveillaient dans ton coeur un souvenir amer
 Tu pourrais bien oublier la promesse si ardente
~~Que te fit~~ qu'un soir ~~lointain~~ triste te fit le voisin de nos champs
 et la journée de fête, de tendresse violente,
 et l'ami déçu, qui erre en te cherchant
 Tu pourrais bien oublier la langueur des ~~ees~~ beaux jours
 où la vie indécise tâtons dans le temps

⁵⁴ Si tratta di una rielaborazione, in italiano, delle prime quattro righe della precedente poesia inedita in francese *Jour qui suit la nuit très fraîche* (n. 48). Tale poesia è datata Roma, 20 maggio 1973, autografata da Giorgio de Chirico con dedica a Franco Simongini (Roma, 20 maggio 1973) e letta dallo stesso Simongini per la prima volta nel corso della trasmissione televisiva andata in onda il 10 luglio 1976 *Le poesie inedite di Giorgio de Chirico*.

⁵⁵ Nel gruppo di manoscritti *Poesie in francese*, cit., questa poesia appare subito dopo *Jour qui suit la nuit très fraîche* (n. 48). Potrebbe trattarsi del seguito, scritto in un momento diverso, di tale poesia.

⁵⁶ *Poesie in francese*, cit.

où les heures ~~de~~ grises ou ~~gais~~ rocs s'alternent tour à tour
 où le coursier blessé chancelle ~~et meurt~~ en s'arrêtants
 Ce que tu n'oublieras jamais ~~ô ami~~ âme si tendre
 c'est la ~~joie infinie~~ douceur sublime qu' après tant de pleur
 donnent ces flots qui ~~veulent~~ viennent ~~jusqu'à la rive~~ sur la rive s'étendre
 et ~~fuir le destin d'une inutile ampleur~~
 fuyant de ~~la mer~~ l'Océan ~~la vaste~~ l'inutile ampleur.

52. ENIGMES⁵⁷ *

L'homme blanc et noir se decompose
 Qui jamais ~~pourra~~ saura nous dire
 Pourquoi un jour cette telle belle rose
 trouble si fort mon avenir.

53. ENIGMA⁵⁸

L'uomo bianco e nero si decompone
 chi mai potrà dirci
 perché questa bellissima rosa
 turba talmente il mio pensiero.

54. «JE SAIS TON CASQUE EST LOURD À TON FRONT ~~QUI SE TOURNE~~ TOURNÉ...»⁵⁹ *

Je sais Ton casque est lourd à ton front ~~qui se tourne~~ tourné
 Vers ~~la~~ l'horizon lointain d'où tu attend son retour
 La fatigue t'opprime encore la fin d'une journée
~~Le dechet d'un~~ et le soleil qui meurt et naît tour à tour

⁵⁷ "Poesie in francese", cit.

⁵⁸ Rielaborazione, in italiano, della precedente poesia inedita in francese *Enigmes* (n. 52). Tale lirica è datata Roma, 20 maggio 1973, e autografata da Giorgio de Chirico con dedica a Franco Simongini e letta dallo stesso Simongini per la prima volta nel corso della trasmissione televisiva andata in onda il 10 luglio 1976 "Le poesie inedite di Giorgio de Chirico".

⁵⁹ "Poesie in francese", cit.

55. «...TOI ET REPOSE ICI MEURT LES FLOTS...»⁶⁰ *

~~... toi et repose ici meurt les flots
de la vie
Des ardeurs sans flots
Reviens plus léger l'écho affaibli.
Abandonne toi à cette serene
Paix ou~~

56. IMMEUBLE⁶¹ *

Ô Maison de mon absence
triste ~~grande~~ maison aux murs épais
quand j'aurai le bonne licence
Pour goûter un jour ta paix
Triste signale qui dans l'étage
Où jamais je ne serai
Où la vie qui suit les ages
Mourra quand je reviendrai.
Telle histoire qui dans le monde
fait parfois les hommes pleurer.

57. CASA⁶²

O casa della mia assenza
Triste casa dai muri spessi
Quando avrò la buona licenza
Per godere un giorno la tua pace!
Triste segnale che sul piano
Ove mai io sarò,
ed ove la vita che segue le età
Morirà quando io tornerò.

⁶⁰ "Poesie in francese", cit.

⁶¹ "Poesie in francese", cit.

⁶² Rielaborazione, in italiano, della precedente poesia inedita in francese *Immeuble* (n. 56) dalla quale è stato eliminato il verso finale.

58. «GRANDS GARDES PARTIR EN RONDE...»⁶³ *

~~grands~~ gardes partir en ronde
 Où les ~~gens petits ... la ronde~~
 Dans la ville toute éclairée
 Pourra nuir à mon voyage
 Où, le jour du grand bonheur,
 Couronner de rose l'otage
~~qui préserve du man~~
 Que jadis chambrée mon coeur.

59. POÈME⁶⁴ *

Où êtes vous enfants les murs de cyclamines
 tous blancs aux soleils arrêtent le passant
 au bord de ce bonheur au seuil de cette main
 Ou l'ouvrier travaille et meurt en se lassant
 L'espoir de rester, les ports où tout s'abrite
 La calme des beaux soirs sur les tièdes rivage
 Compensent ces instants où la joie s'effrite
 Dans l'effort constant d'un inutile voyage
 Pourquoi vouloir tenter la folle aventure
 Pourquoi vouloir crier dans l'ombre du desert
 une joie qu'au fond pour toi n'est que
~~Du fossé ... plein l'odeur de pourriture~~
 et obsède ta journée sur ~~le chemin~~ ton coeur desert
 Voilà maintenant que vite ~~sans se souvenir de~~ et sans penser à toi
 Les gardes ~~vers~~ aux lisières refoulent leurs soucis
 et sur les tours vetustes du vieux pays d'Artois
 Les ~~vieux plurent dans leurs mains par le travail noircies~~ pères cachent leur visage dans leurs mains
 Cède le pas à la cohorte qui passe fremissante
 traverse donc ce pont que dans le temps qui fut
 des constructeurs patients batirent pour qui l'aimante
 put un soir d'orage se mettre à l'affût.

⁶³ "Poesie in francese", cit.

⁶⁴ "Poesie in francese", cit.

Changeant de plan le jour, veillant toute la nuit
 Armant ces defensures sous l'egide d'un serment
 ils menacent le paysant ~~qui~~ le paysan qui t'ennuie
 et sommeille sur le meule sous le grand firmament
 Années qui fugâtes dans le brouillard du temps
 Douleurs oubliés avec les souvenirs
 c'est là où reposé et le coeur content
 Je vais en chantant l'attendu revenir.

60. FRAGMENT⁶⁵ *

Les joies toutes factices, les plaisirs futiles
 la constance ardente ou ~~je lutte~~ j'ai lutté en vain
~~Je n'ai qu'à~~ Il ne me reste que briser ma lyre inutile
 devant la ~~joliesse~~ tendresse de tes pieds divins

61. CONSTATAZIONE⁶⁶

Le futili gioie, i futili piaceri,
 L'ardente costanza, i vani desii,
 Le speranze ardenti, i folli timori
 Come flutti sulla rena, vengono,
 o Atena, a morire dolcemente
 ai tuoi piedi divini.

62. NOCTURNE⁶⁷ *

Dans les heures de solitudes
 Comme dans les jours de lassitudes
 Dans les moments
 les plus charmants

⁶⁵ "Poesie in francese", cit.

⁶⁶ Rielaborazione, in italiano, della precedente poesia inedita in francese *Fragment* (n. 60). Tale lirica è datata Roma, 20 maggio 1973, autografata da Giorgio de Chirico con dedica a Franco Simongini e letta dallo stesso Simongini per la prima volta nel corso della trasmissione televisiva andata in onda il 10 luglio 1976 "Le poesie inedite di Giorgio de Chirico".

⁶⁷ "Poesie in francese", cit.

et lorsque encore l'espoir s'avère
~~le~~ l'effort donnait des joies sévères
 Dans ~~vos~~ votre tristesse ~~soleils qui tournés~~
 hoplites armés
 Dans vos extase poète charmé
~~Pour~~ Dans ce qu'on défend pour ce qu'on permet
 Dans ~~Les belles~~ étapes et ~~les longs~~ séjours
~~Je vous retrouve toujours~~
 Je vous trouve et vous retrouve toujours
 Ô beaux Jardins du passé ! Jardins fermés
 À jamais⁶⁸

63. NOCTURNE⁶⁹ *

La ~~nuît~~ (1) Haute est la nuit, dans un calme profond (3)
 4 dort la terre ensevelié
 2 Comme dans un noir tombeau
 La brise souffle doucement ~~le flot~~
~~roule~~ sur le grèves de minuit Le flot roule
~~Les fleuves s'écoulent~~ et vers toi ~~ô mer~~
 lentement, ô mer, les fleuves, s'écoulent
 Haute est la nuit
 Comme dans un noir tombeau tu dors ô terre
 dans la calme profond ensalé, et ainsi que ensemble
 voici que ~~comme toi~~ qu'avec toi ensemble
~~parait sa réponse la tempête de (...)~~
~~la tempête de mon triste cœur~~ la tempête
 parut la tempête de mon cœur s'assoupit
~~enfin assoupi~~ la tempête de mon cœur
 lentement s'assoupit.

⁶⁸ Si nota che questo ultimo verso si ritrova alla quarta riga della poesia *Nostalgie* (n. 90d.).

⁶⁹ «*Poesie in francese*», cit. I numeri nel testo sono di mano dell'autore.

64. CRÉPUSCULE⁷⁰

Le zéphir souffle doucement,
 Le flot roule lentement,
 La terre est déserte
 Comme un noir tombeau.

65. (FRAGMENT)⁷¹ *

Que se verra sur terre
 Amis égarés Fragment

On se verra plus sur terre
 Dans le parc si beau
 Deux génies aptères
 Veillant sur ton tombeau

66. «LE MONDE EST DESERT, LES VERTUS EFFEMÈRES...»⁷² *

Le monde est desert, les vertus effemères
 remontent en spirales vers la grande toile du fond
 Les petits ~~rêvent~~ endormis dans les bras de leurs mères
 et ~~chasse~~ l'appel printanier de la neige qui se fond.
 – ~~Au fond du~~ Loin dans le desert sur les grève resonantes
 du bruits des longs flots qui viennent tous y mourir
 l'appel le cri nostalgiques des ~~biches~~ cauales fuyantes
 reveillent chers à moi de pieux souvenirs
 J'évoque cette aurore qui s'arrête toute splendide
 et prolonge dans les heures le sommeil des humaines
 le repos du mendiant sous la cape sordide
 et l'attent ~~anxieuse pour le jours de demain~~ la lumière de ses yeux la tendresse de ses mains
 Mais Et plus ~~loin~~ haut vers l'eclat de ~~cette~~ cette cime eternelle
 Que loin sans d'elle je cherche et ne trouve pas

⁷⁰ *Crépuscule*, pubblicata a Parigi nel 1975 nel catalogo della mostra personale del Maestro presso il Musée Marmottan, è una rielaborazione di parte della precedente poesia inedita *Nocturne* (n. 63).

⁷¹ "Poesie in francese", cit.

⁷² "Poesie in francese", cit.

j'accorde tristement ma lyre triste et solennelle
et marche tout pensif sur la trace de ~~tes~~ ses pas.

67. «SON REGARD SEUL ET POUR MOI OMBRE ET LUMIÈRE...»⁷³ *

~~son regard seul et pour moi ombre et lumière~~
~~Seul son regard et matin rose/rocs et soir ardent.~~

68. «COLOMBE ARDENTE QUI T'EN VAS SEULE DANS LA NUIT...»⁷⁴ *

Colombe ardente qui t'en vas seule dans la nuit	nuit pierre nuit grève
Vers les ruines dressés sous les nuages qui passent	flot rêve haut
Noyée dans tes yeux clair une étoile luit	
pour éloigner de toi les maux qui menacent.	
– Colombe voyageuse quand tu seras là haut	
Regarde vers le au loin vers la grande nuit des rêves	
vers la pâle frontière ou vient mourir les flots	
Regarde mon navire échoué sur la grève.	

La tempête grande dans la grand nuit noire
Le vent dement. tord les chevelures des arbres.
Mais demain viendra le calme des doux soins
(La fraîcheur) sous les rayons mourant aux faîtes de marbres.

marbres
soir
arbres
noir

⁷³ "Poesie in francese", cit.

⁷⁴ "Poesie in francese", cit.

69. PRIÈRE⁷⁵

Sur la plage obscure rêve un dieu qui dort.
 Seigneur sauvez tous ces dieux fatigués!
 Venez plus près d'eux, montez à leur bord,
 laissez les sicaires, là bas, faire le guet.
 Tout chargé de vivre et de douces cargaisons,
 vous reverrez demain vos amis d'antan.
 Autour de vous, Seigneur, danseront les saisons,
 pieds nus, ~~et~~ dans les voiles qui changent comme le temps.

70. BUCOLIQUE PROVINCIALE⁷⁶ *

Fleuves fluants aux bords
 fluviaux
 Paix des ~~champs~~ chants au bord des eaux.
 Lac salé aux rives tranquilles.
 Murs bien secs sous les jounquilles
 Grande menace au fond du Sud
 Vents d'orage aux monts Pelsudes
 Pas de bacs, tout est rentré
 Rideaux blancs dedans l'entrée
 D'une ville qui sent l'amande
 Le passant en vain demande
 Son chemin au pâtre sourd
 Rien de bouge et rue Massours
 Un jeune peintre dort sans joie
 Son sommeil de blond liegeois.

⁷⁵ "Poesie in francese", cit. Poesia pubblicata per la prima volta sul catalogo *De Chirico. La metafisica del Mediterraneo*, cit. (p. 126).

⁷⁶ "Poesie in francese", cit.

71. JE VOIS L'ÎLE CHALOUÏ⁷⁷ *

Je vois une île, un bâtiment
au bout du cap surgit.
Deci delà le vent mugit
et plisse la mer saltuairement
Angoissante ascension dans le vent
Furibond
La tour bouge lentement
Nous attendons à tout moment
que la cage fasse un grand bond.
Je vois une île, si j' y etais
Cette frayeur ne serait plus
Car je la vis et elle me plut
Cette île longue comme une jetée
Qu'important les plantes aux épines noires
Les durs rochers ~~où~~ vite on glisse
Le ciel est doux la mer est lisse
Les nues se rangent en entonnoir
Qu'on croie toucher ce qui est loin
C'est un effet de l'air très pur
Pas un tournant pas une coupure
aux bords rocheux de l'île Chaloui.

72. VOYAGE DANS LA NUIT⁷⁸

Le deuxieme c'est le dernier
Il ne peut nier
Le sens de ce rêve étrange
Dans le tunnel un ingenièrre qui range
Douze cabines ou retentit
Une sonnerie étrange.
Douze à droite et douze à gauche
et personne dedans

⁷⁷ "Poesie in francese", cit.

⁷⁸ "Poesie in francese", cit. Poesia pubblicata per la prima volta sul catalogo *De Chirico. La metafisica del Mediterraneo*, cit. (p. 156).

Aux côtés le vent tout fauche
 Le rocher a ces deux dents
 Dents de pierre aux noires ruines.
 Où s'accroche ton vêtement
 Ô Voyageur qui tout fascine
 Sur la route qui au fond te ment.
 Va tout droit et quand la mousse
 Mouille ta main si fatiguée
 C'est le nord, écoute la mousse
 Chanta seul, si blond et gai
 Que te sert la méfiance
 Dans cette vile cage de bois
 C'est ~~la nuit~~ le soir et ta constance
 Chasse le cerf si las qui boit
 Douces pensées du temps qui fût
 Vous revintes au voyageur
 et son âme est à l'affut
 dans l'égide de l'oeil songeur.

73. REVELATIONS ET PROPHÉTIE⁷⁹ *

Comme le coursier d'Agamenon
 s'arrête pensif devant la vague
 Toi ~~doux~~ beau Seigneur au Parthenon
 Adulte ~~mais qu~~ sans au regard vague
 Attends toujours que du plus haut
 T'arrive Mer douce la recompense
 que sur la tour le blanc heraut
 annonce aux rois ce que tu penses.
 Ne craint ni moi ni ma colère
 Car les années sont vite passées
 Dans l'autre quart de notre ère
 La joie des jeunes sera lassée
 Alors plus seul mais plus pudique
 tu pourras ~~voir~~ lire dedans mon coeur

⁷⁹ "Poesie in francese", cit.

et vers cette ~~vieille~~ blanche cité ~~unique~~ antique
~~irons chercher ton seul bonheur tu iras trouver le grand l'ancien~~
 partir in quête de ton bonheur.

74. CONTRAT (COMMERCIAL)⁸⁰ *

Nous étions quatre à signer ce traits si calme
 tout était roulé, signé, le timbre et la date [...]
 L'un garda le laurier et l'autre eut la palme

75. «LAISSE D'INSPIRATION TON ÂME À TOUT MOMENT...»⁸¹ *

Lasse d'inspiration ton âme à tout moment
 cherche le vol qui l'autre nuit
~~Vida le Barque où tendrement~~
~~Le dieu cherche ce qui lui nuit~~
 Vols dans une barque
 Dieu au casque ailé luisant
 Dieu si doux que l'on condamne
 Là où à l'ombre dort l'amant
 près de celle pour qu'il se damna
 C'est en vain que vous cherchâtes
 les gardiens vils salariés,
 le repaire des noirs Penates
 et les vivres avariés;
 son destin est polychrome
 Les calculs son tous mentaux
 Seul vous guide le doux arôme
 de ces arbres tropicaux
 Là vers l'autre ~~rive~~ zone funeste
 Quand le soir il reviendra,
 Le bonheur qui ~~sans lui reste~~ fais
 (Pour un ... se revendre)
 Je me demande un peu ce que celà veut dire
 Ta gaieté qui m'a perdu hier soir

⁸⁰ «Poesie in francese», cit.

⁸¹ «Poesie in francese», cit.

Vise, Meduse, autant que je sache
 A m'. de venir m'assoir
 Pour penser encore a ma triste tache
 Pourquoi sérieuse ~~lorsque~~ quand les ~~cohortes~~ colonnes ~~brunes~~ blanches
 sillonnent. nos champs et nos doux côteaùx.

76. «DANS LE JOIE DE MES ANCÊTRES...»⁸² *

Dans le joie de mes ancêtres
 ô doux banquier au belles action
 Quand accoudé à ta fenetre
 tu entends les chants des tristes Nations
 La vie future fut elle sur terre
 ou dans un ciel très doux et gris
 s'annonce toujours par le tonneau
 et la saveur du vin aigré
 ce que tu pense ce que tu rêve,
 Ce que le monde attends de ~~nous~~ toi
 n'est qu'un espoir qui fuit sans trêve

77. DOMANDA⁸³

Nella gioia dei miei antenati
 O dolce banchiere dalle belle azioni...
 Quando è che poggiato alla tua finestra
 potrò vedere finalmente il tramonto delle Nazioni?

78. «QUAND AU LOIN ROULENT LES AVALANCHES...»⁸⁴ *

Quand au loin roulent les avalanches
 Et ~~sur~~ aux plages s'échouent les bateaux
 Tu verrouilles ta grande porte cochère

⁸² "Poesie in francese", cit.

⁸³ De Chirico riprende, variandoli, i primi versi della precedente poesia inedita «Dans le joie de mes ancêtres...» (n. 76) traducendoli in italiano in occasione della pubblicazione di *Tic Di Guelfo*, cit. (accanto a fig. 48).

⁸⁴ "Poesie in francese", cit.

et debut dans le long corridor
Tu risque ta belle vie sir chéri
Pour sauver ton valet qui s'endort.

79. RAID⁸⁵ *

Souris donc à la tempête
Beau Seigneur au ventre bleu
ne crains ~~pas~~ plus la vile requête
Des chômeurs aux longs cheveux
Tu viendras aux jours peu/~~plus~~. ~~et calmes~~
ton loin avion
sous les grandes ~~trophée de palmes~~. Etoiles sans nombre
et la garde de lions

80. A L'ITALIE⁸⁶

Oh Italie, devant cet horizon si pâle
D'où les flots viennent mourir sous les pierres des rois morts,
Les souvenirs d'antan, les chansons de voix mâles
Mettent ce soir dans mon cœur une tristesse de remords.

Le guerrier qui de dos est pareil à mon père
Regarde vers ces monts qui s'abaissent jusqu'à toi.
Maintenant je ne crains de gagner le repaire
Du bandit qui un jour dort sous mon toit.

Les espaces réduits et toutes ces vastes coupoles
Qui murmurent en chœur l'éternel *toujours*,
Allument dans ta nuit de belles nécropoles
Qui plus tard s'éteignent, au lever du jour.

⁸⁵ «Poesie in francese», cit.

⁸⁶ Datata "Menton, maggio 1929", questa poesia appare per la prima volta sulla rivista belga «Sélection, chronique de la vie artistique et littéraire» in un quaderno dedicato a de Chirico nel dicembre 1929 che contiene anche testi di Pierre Courthion, *L'Art de Giorgio de Chirico e La vie de Giorgio de Chirico* a firma di Angelo Bardi (pseudonimo di de Chirico).

Oh Italie, en niant ta prière
 J'ai fui vers les villes de travail et de nuit,
 Car j'ai vu sur ta face muette et altière
 Le signe que je crains, l'emblème qui me nuit,

Et pourtant que de fois je voudrais tout ensemble
 Aux ailes sacrées qui passent sur ton sol désolant
 Retrouver ces statues qui toujours te ressemblent
 Et parfois s'éloignent, solennelles, à pas lents.

(Menton, Mai 1929)

81. LASSITUDE⁸⁷

Fernande, tu vois cette fleur si tendre?...
 Le port est loin et las d'attendre
 Mon doux pilote s'endort aussi.

82. ODYSSEÛS⁸⁸

Les contremaîtres courent aux sirènes,
 Charmant Ulysse, que me veux-tu?...
 Vois ces athlètes debout dans l'arène
 Qui n'ont pour cuirasse que leur vertu.

83. CORNÉLIA⁸⁹

...Statue courte au front ardent,
 Cornélia touchante comme l'ânon sans bât,
 A l'aile du poème j'écris en tremblant
 Ton nom doux comme la paix,
 Sonore comme le combat.

⁸⁷ Questa poesia, come la precedente, appare per la prima volta su «Sélection, chronique de la vie artistique et littéraire» nel dicembre 1929 e poi sulla rivista «Circoli» di Genova, diretta da Adriano Grande, gennaio-febbraio 1933.

⁸⁸ Questa poesia, come le precedenti, è pubblicata per la prima volta su «Sélection, chronique de la vie artistique et littéraire» nel dicembre 1929.

⁸⁹ Questa poesia, come le precedenti, appare per la prima volta su «Sélection, chronique de la vie artistique et littéraire» nel dicembre 1929.

84A. SOUVENIR D'ENFANCE⁹⁰

Il me souvient avoir vu souvent,
La ville entière tourner par là
Où se tournait le vent.

84B. SOUVENIR D'ENFANCE⁹¹ *

~~J'ai vu souvent~~
~~La ville entière tourner~~
~~Là où tournait~~
~~Le vent.~~

84C. SOUVENIR D'ENFANCE⁹² *

Il me souvient avoir ~~J'ai~~ vu souvent
La ville entière ~~se~~ tourner par là
Où se tournait le vent.

85. SUR LA MORT DE MON ONCLE⁹³

De l'enceinte de ta prison
Tu n'étais jamais sorti,
Tu aimais le lent poison
De cette grande douceur blottie
Dans la chambre silencieuse,
Corridor où s'asservit
Le passé, la vie gracieuse,
Ce qui meurt, ce qui survit.
Les années qui s'écoulèrent
Rien ne firent pour ton grand cœur

⁹⁰ Questa poesia, come le precedenti, appare per la prima volta su «Sélection, chronique de la vie artistique et littéraire» nel dicembre 1929 e poi sulla rivista «Circoli» di Genova, diretta da Adriano Grande, gennaio-febbraio 1933.

⁹¹ «Poesie in francese», cit. Bozza di *Souvenir d'enfance* (n. 84a.).

⁹² «Poesie in francese», cit. Bozza di *Souvenir d'enfance* (n. 84a.).

⁹³ Questa poesia appare per la prima volta su «Sélection, chronique de la vie artistique et littéraire» nel dicembre 1929 (per una datazione, abbiamo il 18 luglio 1928 come termine *post quem*).

Le colombes qui s'envolèrent
 Point ne virent tes derniers pleurs.
 Ceux qui loin du doux pays
 Espérèrent pouvoir un jour
 Reculer l'heure haïe
 De ce triste et vain retour,
 Ne pourront plus t'écouter
 Dans cette belle vallée ardente,
 Ni les peines redouter
 De ta vie qui fut si lente.

* Baron Gustave de Chirico, décédé à Florence le 18 juillet 1928, à l'âge de 78 ans.

86. (MARIA LANI)⁹⁴

«Maria Lani! Maria Lani!» Ce cri répété plusieurs fois en pleine nuit par le giugnotte hystérique, mit en émoi tout le quartier des usines.

Réveillés en sursaut les contremaîtres se précipitaient de leurs lits et, pied nus et en chemise, tels des parricides conduits à l'échafaud, couraient aux sirènes...

Les contremaîtres
 courent aux sirènes
 Charmant Ulysse
 que me veux-tu ?
 Vois ces hoplytes
 debout dans l'arène
 Qui n'ont pour
 cuirasse que leur vertu.

87A. BATAILLE ANTIQUE⁹⁵

Trompes effrayées, hérauts foudroyés
 Sur le pont ruisselant du sang des victimes,

⁹⁴ Questo testo poetico è stato composto da de Chirico per il catalogo della mostra di ritratti ospitata dalla Galerie Flechtheim di Berlino e dalla Galerie Bernheim di Parigi (giugno e novembre 1930). Segue a una presentazione di Jean Cocteau.

⁹⁵ Questa poesia appare per la prima volta sulla rivista «Circoli» di Genova, diretta da Adriano Grande, gennaio-febbraio 1933, insieme con *Lassitude* (n. 81) e *Souvenir d'enfance* (n. 84a.).

Galère échouée, esclave soudoyé
 Pour livrer aux bourreaux cette femme sublime.
 Ils vécurent dans l'espoir, ils songèrent à la mort,
 Ils mirent leurs destins dans cette seule balance
 Et maintenant, le cœur dévoré de remords
 Il pleurent appuyés au bois de leurs lances.

87B. «TROMPES ÉFFRAYÉES, HÉRAUTS FOUROYÉS...»⁹⁶ *

Trompes éffrayées, hérauts foudroyés
 sur le pont ruisselant du sang des victimes,
~~Navire~~ Galère échouée, ~~matelot~~ esclave soudoyé
 pour livrer aux ~~galères~~ bourreaux cette femme sublime.
 Vous vécûtes dans le rêve, vous songeâtes à la mort,
 Vous mîtes vos destins dans cette seule balance
 Et maintenant le coeur dévoré de remords
 Vous pleurez appuyés aux bois de vos lances.

88A. HOMMAGE⁹⁷

Le gant tombé de ta main trop belle
 je porterai, ô femme, dans la nuit du désert
 Et plus loin encore sur les bords solitaires
 D'un grand Océan mystérieux
 Là se dresse tout blanc un autel intangible
 Que gardent deux trepieds sévères et fumants
 Sur la pierre sacrée j'irai, ô ineffable
 Poser le gant doucement, en tremblant
 Alors par toute l'immense étendue liquide
 Et jusqu'aux fonds très sombres des horizons lointains,
 Des flots, de longs flots naitront, silencieux...
 Et ainsi qu'ailleurs ils roulent les galets polychrômes
 et les noires épaves des vaisseaux fracassés

⁹⁶ «Poesie in francese», cit. Bozza di *Bataille antique* (n. 87a.).

⁹⁷ Datata Firenze, febbraio 1933. Un'immagine del manoscritto (di questa stesura) di *Hommage* è stata pubblicata per la prima volta sul catalogo della mostra *Vita Silente. Giorgio de Chirico dalla Metafisica al Barocco*, a cura di M. Fagiolo dell'Arco, Acqui Terme 1997 (p. 37).

là en hommage au gant de ta main trop belle
ils rouleront, ô femme, des roses sans fin.
Des roses sans nombre, des roses immortelles,
Des roses splendides, des roses...
Eternelles

G. de Chirico
Florence, février 1933

88B. HOMMAGE⁹⁸ *

à Isa

Le gant tombé de ta main trop belle
je porterai, ô femme, dans la nuit du désert
Et plus loin encore sur les bords solitaires
D'un grand Océan mystérieux...
Là se dresse tout blanc un autel intangible
Que gardent deux trepieds sévères et fumants
Sur la pierre sacrée ton gant, ô ineffable,
Je poserai, doucement, en tremblant...

.....
Alors de par la vaste étendue liquide
Et jusqu'aux fonds très sombres des horizons lointains,
Des flots, de longs flots naitront, silencieux...
Et ainsi qu'ailleurs ils roulent les galets polychrômes
et les noires épaves des vaisseaux fracassés
là en hommage au gant de ta main trop belle
ils rouleront, ô femme, des roses sans fin.
Des roses sans nombre, des roses immortelles,
Et encore des roses, des roses, des roses
Eternelles.

G. de Chirico

⁹⁸ "Poesie in francese", cit.

88C. HOMMAGE⁹⁹ *

Le gant tombé de tes mains très pures
 Sur un autel dressé au bord d'une mer
 quelque part sur une plage deserte
 se dresse un autel au bord des flots

88D. HOMMAGE¹⁰⁰ *

Le gant tombé de tes mains très pures
 Je poserai au femme sur un autel
 solitaire
 là bas très loins
 Je porterai au ô femme là bas très loin
 au bord solitaire d'une mer mystérieuse
 là où un autel se dresse entre deux trepied sevèrs
 où femme brûle un encens eternal
 Sur cet autel je poserai le gant sacré
 Alors la grande plaine amèr.
 Se gonflere de flots et encore de flots
 et aux pieds de cet hê autel chaque flot
 deversera des roses, ~~des roses~~ ... des roses sans nombre.

88E. HOMMAGE¹⁰¹ *

Le gant tombé de tes ta mains main très pures pure
 Je porterai, ô femme, là bas, très loin,
 aux bords solitaires d'une mer mystérieuse
 C'est Là où entre deux trépieds sévères où brûlent
 Un encens eternal
 Se dresse tout blanc un autel;
 Sur cet autel, ô femme, je poserai en tremblant
 le gant sacré...
 Alors sur par la grande plaine amère

⁹⁹ "Poesie in francese", cit. Bozza di *Hommage* (n. 88a.).

¹⁰⁰ "Poesie in francese", cit. Bozza di *Hommage* (n. 88a.).

¹⁰¹ "Poesie in francese", cit. Bozza di *Hommage* (n. 88a.).

des flots Se gonfleront ~~des flots et encore des flots~~ jusqu'à l'horizon lointain,
 qui les jours et la nuit et aux pieds de l'autel chaque flot
 deverseront ~~alors~~ des roses, des roses sans nombre.
 et ~~pour~~ comme offrande au
 Au pieds de l'autel où sera le gant sacré de ta main très belle
 ô femme jour et nuit aux pieds de l'autel, les flots inlassables rouleront des roses
 Deverront ~~des roses~~ et encore des roses, des roses sans nombre ~~sans nombre~~.

88F. HOMMAGE¹⁰² *

Le gant tombé de ta main trop ~~pure~~ belle
 Je porterai, ô femme, ~~à bas~~ au fond du desert ~~au loin après les deserts au loin~~
 plus loin encore aux bords ~~solitaires deserts et solitaires d'une vaste mer~~
~~mysterieuse~~ d'un grand ocean silencieux
 Là entre deux ~~tre pied~~ tripodes sévères où brûle l'encens
 Se dresse tout blanc un autel intangible.
 Le gant sacré Sur cet autel je poserai (2), ô femme (1), ~~sur cet autel~~ en tremblant
 en tremblant ~~la main tremblante~~ le gant immortel
 Alors de par l'immense plaine amère,
 et jusqu'au fond des horizons lointains,
 des ~~longs~~ flots, de long flots se gonfleront
 et ~~silencieux~~ mystérieux.
 (2) En offrande au gant ~~sacré~~ de ta main trop belle,
 (1) Aux pieds ~~ô femme de l'hot~~ du blanc autelles ~~flots porteront ils~~ ils viendront mourir X
 y jeteront Des roses, ~~sans fin~~ des roses sans fin, ~~des ros~~ et encore des roses, ~~sans nombre des roses~~
 des roses ~~eternelles immortelles~~.

X ô femme les grands flots silencieux

88G. HOMMAGE¹⁰³ *

Le gant tombé de ta main trop belle
 Je porterai, ô femme, ~~au fond~~ dans la nuit du desert
 et plus loin encore aux bords solitaires
 d'un grand Océan mystérieux;.

¹⁰² "Poesie in francese", cit. Bozza di *Hommage* (n. 88a.). I numeri nel testo sono di mano dell'autore.

¹⁰³ "Poesie in francese", cit. Bozza di *Hommage* (n. 88a.).

là se dresse tout blanc un autel intangible
 que gardent sévères deux tripodes ~~sevères et fumants~~
 Ton gant sur la pierre ~~sacré, le gant ineffable~~ j'irai, ~~ton~~ ô femme ineffable
~~j'irai~~ doucement poser en tremblant.
 Alors par toute l'immense étendue liquide
 et jusqu'au fond très sombre des horizons lointains
 des flots, des longes flots naitront
 silencieux.
 Aux pieds de l'autel ils viendront tous mourir
 Sans trêve, nuit et jour, les longs flots silencieux
 X là en offrande au gant de ta main trop belle
 ils rouleront, ô femme, des roses sans fin,
~~des roses sans nombres~~ aux pieds de l'autel des roses immortelles
 pour le gant sacré de ta main trop belle
~~et puis encore~~ des roses, ~~des roses~~ sans nombre, des roses
~~des roses éternelles~~ et encore des roses, des roses éternelles.

X et ainsi qu'ailleurs ils roulent les galets polychromes
 les beaux coquillage, et les noires étoiles les épaves noires
~~des grands vaisseaux fracassés~~
 et les noires épaves des vaisseaux fracassés

89A. AURORE¹⁰⁴

C'est l'aurore.
 Dans le port lentement on voit monter les voiles.
 Enfant aux douces couleurs!...
 Vers l'Orient où tu est partie pâlisent les étoiles,
 Et les chants s'éteignent dans mon triste cœur.

¹⁰⁴ Questa poesia è stata pubblicata per la prima volta sulla rivista «L'Italiano» di Longanesi, nn. 42-43, giugno-luglio 1936.

89B. TRISTESSE D'UNE AURORE¹⁰⁵ *

(Enfant aux douces couleurs ...
 Les étoiles s'éteignent à l'Orient où tu es partie,
 Et les chants sont morts dans mon cœur)

89C. TRISTESSE D'AURORE EPODE¹⁰⁶ *

C'est l'aurore, dans le port lentement où monts (hisse) (voit mont) les voiles ...
 L'enfant aux douces couleurs ...
 Vers l'orient où tu es elle partie partit s'éteignent pâlisent les étoiles
 et les chants sont morts s'éteignent dedans dans mon triste triste cœur !

Les plages ont fuit plus loin pays se sont éloignés sur la terre
 Navigateurs d'une nuit, où, reposez vous maintenant ?
 Ce soir les vents frais (2), la pluie(1) (et) suivent le sonneur
 Pour rafraichir ton âme sa fût ce qu'un instant
 Les bruits qui passent, les chariots qui s'éloignent
 et puis les grandes pause où on n'entend plus rien
 Mais où les heures nouvelles passent les heures mortes rejoignent
 et tout t'est inutile le mal comme le bien.

90A. SOUVENIR¹⁰⁷

Ô villas de mon enfance!
 Nuits d'été au bord de l'eau!
 Soirs tranquilles pleins d'espérance,
 Lune si pâle dans son halo.
 Levant leurs croupes d'un violet tendre
 Sur le couchant des belles saisons,
 Les proches montagnes faisaient descendre
 Une ombre triste sur les maisons.

...

¹⁰⁵ "Poesie in francese", cit. Bozza di *Aurore* (n. 89a.).

¹⁰⁶ "Poesie in francese", cit. Bozza di *Aurore* (n. 89a.).

¹⁰⁷ Questa poesia è stata pubblicata per la prima volta sulla rivista «L'Italiano» di Longanesi, nn. 42-43, giugno-luglio 1936.

Les grands futurs, tout ce qu'espère
 Un cœur d'enfant pur de soucis.
 L'adieu si las, l'adieu d'un père...
 Nous sommes, ô Temps, à ta merci.

90B. NOCTURNE¹⁰⁸ *

Sur tes blancs nuages ~~si blancs et~~ éclairés par la lune
~~Les~~ Je voudrais, ô nuit, voguer, dans le sommeil
~~par dessus~~ sur les villes endormies, ~~sur~~ le silence des dunes
~~Voguer doucement vers l'aurore vermeille~~
 vers l'horizon où naît le soleil
 Vers un pays lointain où vit mon soleil
~~Jadis c'est au couchant que mes regard cherchent~~
 cette terre où les espoirs peuvent enfin paraître
~~l'île verte que dans lointain les brouillards toujours cachée/s~~
 où l'homme jamais content espère enfin renaître
 Mais maintenant, ô nuit, ce n'est pas pour l'aurore
 que je voudrai voguer vers le ciel du levant.

90C. NOSTALGIE NOCTURNE¹⁰⁹

~~Sur tes blancs nuages éclairés par la lune~~
 je voudrai, ô nuit, voguer dans le sommeil
~~Sur les villes endormies, les silences monts et des les dunes~~
 Vers un pays lointain où vit brille mon soleil.

90D. NOSTALGIE¹¹⁰

- 4) Vers un pays lointain où ~~br~~ luit mon soleil
- 3) ~~Je voudrais~~ Par dessus les ~~monts~~ villes les monts et les dunes
- 2) Je voudrai, ô nuit, voguer dans le sommeil
- 1) Sur tes blancs nuages éclairés par la lune

¹⁰⁸ "Poesie in francese", cit. Bozza di *Souvenir* (n. 90a.).

¹⁰⁹ "Poesie in francese", cit. Bozza di *Souvenir* (n. 90a.).

¹¹⁰ "Poesie in francese", cit. Bozza di *Souvenir* (n. 90a.).

~~Des~~ Ô beaux jardins du passé, ~~sont~~ jardins fermés
 à jamais O villes de mon enfance!
 Nuits d'été au bord de l'eau
 Soirs tranquilles pleins d'espérance
 Lune ~~la lune brillante~~ si pâle dans son halo.
 Les noirs proches montagnes ~~qui font~~ faisaient descendre 3
 Une ombre triste sur les maisons 4
~~Montent~~ Levant leurs croupes d'un violet tendre 1
 Sur le couchant de belles saisons 2
 Les grands futurs tout ce qu'espère
 un cœur d'enfant pur de soucis
 L'adieu si las l'adieu d'un père
 Nous sommes, ó Temps, à ta merci

91. VERSO UN LONTANO PAESE¹¹¹ *

Verso un lontano paese
 ove splende il mio sole,
 oltre le città, oltre i monti
 oltre la duna,
 vorrei, o notte, viaggiare nel sonno
 sulle tue bianche nubi
 rischiarate dalla luna.

92. PHILEAS FOGG¹¹²

Il marchait vers le rivage
 «Baltimore!» avait-il-dit.
 Le *steamer* dans le mirage
 Transportait ses sacs maudits.

¹¹¹ Questa poesia è una traduzione in italiano dei primi versi di *Nostalgie* (n. 90d., bozza di *Souvenir*, n. 90a.).

¹¹² *Phileas Fogg* è stata pubblicata per la prima volta sulla rivista «L'Italiano» di Longanesi, nn. 42-43, giugno-luglio 1936.

93. LE RÊVE DE MONSIEUR MORNASCO¹¹³ *

Un rempart près de la voie
tombe de boites et de bouteilles
Un pêcheur chantait sans voix
Sur les bords du lac Vanteille
Mais ce Grand decor gris-doux
remuait devant la place
Ou l'odeur de l'amadon
remplacait le gout des glaces
Le théâtre en plein air
Publics acteurs tout se mêlait
Les coteaux etaient bien clairs
Sur le fleuve couleur de lait.
Il marchait vers le rivage
"Baltimora" – avait-il dit
Le steamer dans le mirage
transportait ces sacs maudits.¹¹⁴

94A. NEMROD¹¹⁵

Poussant le cri de ton ivresse,
Dur chasseur aux bottes crottées,
Tu grondes tes chiens tenus en laisse
Qu'appellent les cors de tous côtés.
Le soir descend et l'ombre plâne
Sur le brouillard du noir étang.
Dans leur étable le boeuf et l'âne
Remontent en rêve le fleuve du temps.

¹¹³ "Poesie in francese", cit.

¹¹⁴ Questa parte finale appare come una poesia a sé stante intitolata *Phileas Fogg* (n. 92) su «L'Italiano» di Longanesi nel 1936.

¹¹⁵ Questa poesia è stata pubblicata per la prima volta sulla rivista «L'Italiano» di Longanesi, nn. 42-43, giugno-luglio 1936.

94B. NEMROD¹¹⁶ *

~~Ô changeant~~ Poussant le ~~son~~ cri de ~~son~~ ton ivresse,
~~Ô vil~~ le dur chasseur aux bottes crottées
 Tu grondes tes chiens ~~inquiets~~ ~~tes chiens~~ tenus en laisse
~~qui chantent~~ qu'appellent les cors de tous côtes.
 Le soir descend et l'ombre plâne
 sur le brouillard du noir étang.
 Dans leur étable le boeuf et l'âne
 remontent en rêve le fleuve du temps.

95A. C'EST DIMANCHE¹¹⁷

J'ai fini hier mon tableau;
 C'est dimanche, c'est hiver, c'est matin;
 On m'a dit qu'il est fort beau,
 Mais mon cœur pleure de chagrin...
 – Les gens entrent dans l'église
 Je ne sais au juste pourquoi...
 Dans les rues souffle la bise,
 Et moi je pense à toi.
 Qui à la chasse, qui à la pêche.
 Le travail reprend demain.
 La pluie tombe, doucement elle prêche,
 Que tout est vain.

95B. C'EST DIMANCHE¹¹⁸ *

2 C'est dimanche et c'est matin
 1 J'ai fini hier mon tableau
 On m'a dit qu'il est très beau
 Mais mon cœur pleure de chagrin
 C'est dimanche et dans l'église
 Vont les gens on ne sait pourquoi

¹¹⁶ "Poesie in francese", cit. Bozza di *Nemrod* (n. 94a.).

¹¹⁷ Questa poesia è stata pubblicata per la prima volta sulla rivista «L'Italiano» di Longanesi, nn. 42-43, giugno-luglio 1936.

¹¹⁸ "Poesie in francese", cit. Bozza di *C'est dimanche* (n. 95a.).

~~Sur~~ Dans les rues souffle la bise et moi je pense toujours à toi
 C'est dimanche et puis demain et que faut il faire L'un à la chasse l'autre à la pêche ~~l'homme encore~~
~~travaillera~~ L'ouvrier Le travail reprend demain
 La pluie ~~qui~~ tombe et ~~doucement~~ doucement ~~nous~~ elle nous pêche
 Que tout est vain.

96. DOMENICA¹¹⁹

È domenica, è mattino, è inverno
 Ho finito ieri il mio quadro.
 Ma il cuore è molto triste.
 Vedo gente che va in chiesa.
 C'è chi è andato a caccia,
 chi a pesca, ma la pioggia
 cade, piano piano e dolcemente
 mormora, che tutto è vano.

97. PREGHIERA MATTUTINA DEL PERFETTO PITTORE¹²⁰

*(Questa preghiera il perfetto pittore la recita ogni
 Mattina, prima di cominciare a lavorare ed in
 ginocchio davanti al suo cavalletto.)*

Mio Dio fate che il mio mestiere di pittore
 Sempre più si perfezioni.
 Fate mio Dio che per mezzo della materia pittorica
 Io progredisca fino all'ultimo giorno della mia vita.
 Datemi, mio Dio, intelligenza, forza e volontà,
 Per sempre migliorare le mie emulsioni.

Che possano esse diventare sempre più aiutanti.
 Che possano esse dare alla materia della mia pittura

¹¹⁹ Si tratta di una rielaborazione, in italiano, di *C'est dimanche* (n. 95a.). La poesia è datata Roma, 20 maggio 1973, autografata da Giorgio de Chirico con dedica a Franco Simongini e letta dallo stesso Simongini per la prima volta nel corso della trasmissione televisiva andata in onda il 10 luglio 1976 "Le poesie inedite di Giorgio de Chirico".

¹²⁰ La *Pregghiera mattutina del perfetto pittore* appare per la prima volta su «Illustrazione italiana», 19 luglio 1942. Nella *Commedia dell'arte moderna*, 1945 (sezione *Assortimento di verità*) viene ripubblicata con il titolo *Pregghiera del mattino del vero pittore* e con minime varianti (ad esempio scompare l'incipit in inciso).

Sempre maggior trasparenza e densità,
Sempre maggior splendore e fluidità.

Fate mio Dio che io possa ridare alla pittura il lustro
Che da quasi un secolo essa ha perduto
E pertanto mio Dio aiutatemi sopra ed anzitutto
A risolvere i problemi pittorici della mia arte,
Ché ai problemi metafisici e spirituali
Ci pensan oggi critici ed intellettuali!

Amen

98. PRIÈRE DU MATIN DU VRAI PEINTRE ¹²¹

Mon Dieu, faites que mon métier de peintre –
Toujours plus se perfectionne. – Faites, Mon
Dieu que par le moyen de la matière picturale
– Jusqu’au dernier jour de ma vie – je fasse
grands progrès. – Donnez-moi, Mon Dieu, encore
intelligence, – encore Force, santé et volonté, –
Pour que je puisse toujours améliorer
mes émulsions et mes mélanges de couleurs –
Qu’ils puissent donner à la matière de ma
peinture – toujours plus de transparence et de
densité, – toujours plus de splendeur et de
fluidité. –

Enfin, Mon Dieu, aidez-moi – et donnez-moi
avant et surtout l’inspiration – pour resoudre
les problèmes matériels – de mon travail de
peintre – pour que je puisse redonner à la
peinture – ce lustre que depuis presque un
siècle – elle a perdu, – Aidez-moi, Mon
Dieu, à redonner ce lustre – en resolvant en
peinture les problèmes matériels – parce qu’aux
problèmes métaphysiques et spirituels y pensent
désormais les critiques et les intellectuels.

Amen!

¹²¹ Traduzione autografa in francese della *Pregbiera del mattino del vero pittore* pubblicata nella *Commedia dell’arte moderna*, 1945 (cfr. nota precedente).

99. TRISTEZZA¹²²

L'antico memor assal l'animo mio
Ti ripenso pallida e morente
Come lontan ti sognai e dirmi: – Addio! –
Ti odo, mamma, dirmi dolcemente.

100. «SI VOUS ME LAISSEZ VIVRE...»¹²³

Si vous me laissez vivre
tranquillement ma vie,
Je pourrais, enfin libre,
satisfaire toute envie.
Et sans être torturé par vos éternelles exigences
Je pourrais enfin réaliser
mes plus folles folles espérances.

101. «PER NON PENSARE A TANTE AMORALITÀ...»¹²⁴

Per non pensare a tante amoralità
e stupidità, come a tanti orrori,
io sempre più cerco rifugio in quel
sacro tempio dove due Dee si tengono
per mano: la vera Poesia e la vera Pittura.

¹²² "Poesie in francese", cit. I versi rievocano la morte della madre di de Chirico, avvenuta nel giugno del 1937. Il tono della poesia induce a pensare che l'artista l'abbia scritta diversi anni dopo il triste evento. «Metafisica. Quaderni della Fondazione Giorgio e Isa de Chirico», n. 1-2, Milano, 2002, p. 386.

¹²³ Il componimento firmato da de Chirico appare sul ricettario del prof. Lamberto Perugina, medico della sig.ra Aviva Najar (Ambasciatrice d'Israele in Italia), amica di casa de Chirico. Pubblicato per la prima volta, in Siniscalco, 1980 (p. 53).

¹²⁴ La poesia appare in *Tic Di Guelfo*, cit., accanto alla fig. 56. Purtroppo non esistono indicazioni cronologiche prima di questa pubblicazione del 1979 che permettano di circoscriverla meglio. Il pensiero dechirichiano trasmesso da questa poesia ("io sempre più cerco rifugio in quel sacro tempio dove due Dee si tengono per mano: la vera Poesia e la vera Pittura") sembra il modo migliore di chiudere questa sezione dedicata alla produzione poetica dell'artista.

102. PROMONTORIO¹²⁵

Sono trascorsi 9 anni da che tale scoperta illuminò la camera oscura della mia coscienza con lampo temporalesco e notturno; non conosco fotografie più terribili di quelle fatte di notte al bagliore del magnesio nell'interno di una casa.

Oggi questa ben definita superficie mi sta continuamente innanzi, come una bussola: piano bifronte per l'intelajatura della tristezza murata e l'impalcatura variopinta della gioia sempreviva.

Che sul pavimento di una stanza (simile al ponte verniciato di un pacco botto di lunga navigazione) dovessi un giorno postare i peroni di cartapesta colorata per raffigurare: *La frutta del poeta*, nessuno l'avrebbe supposto *prima*; nemmeno io l'immaginavo anche quando durante le allucinazioni diurne della mia tenebrosa infanzia vedevo la tragedia del Golgota sopra un viale cittadino ombreggiato da due filari di alberi di pepe.

C'è anche un enorme luccio, fatto di zinco e di piombo, sollevato sopra antenne di ferro, e posto nel mezzo di un salone solitario dal grande tappeto rosso.

Così oggi, da questo promontorio 29° anno vedo la latitudine dell'opera mia allungarsi per chilometri e chilometri, a ostro ed a settentrione, senza indeterminatezze cretine d'infiniti siderali.

La nave degli Argonauti è scomparsa tra i ghiacci e le nebbie.

Profondità e solitudine hanno finalmente lasciato gli oceani insondati. Anfibi dall'epidermide sensibile, avvolta in una rete di brividi strani, guizzano ormai nelle acque tepide dei porti. In quelle acque limitate dalle terre arse e solide e dalle costruzioni industriali. Acque che non rispecchiano stupidamente il paesaggio che le sovrasta perché ben colorate dalle bollenti cascatelle zolfuree che giù dalle roccie fumanti della riva grondano continuamente.

Sfoghi soavissimi della bile tellurica.

In quel calore fecondo fatto di pomeriggio di zolfo e di vapore nasce l'opera dai mille palpiti madida di sudore amaro.

Per accompagnare questa mia felicità rilievi perfettissimi si formano lungo le pareti della mia camera.

Vedo centurie romane pigiate dal serragonii varcare in tenera simmetria i ponti di barche gittati per le lontane conquiste fatali.

In fondo, come una promessa, (simile a una lucida carta geografica puntata sul muro) si delinea il profilo dolcissimo del Laurio.

Ferrara, luglio 1917

¹²⁵ Questa poesia in prosa, datata "luglio 1917", è stata inviata a Bino Binazzi insieme a un testo di Savinio da pubblicare sulla rivista «La Brigata», poi non pubblicata.

103. L'ARCANGELO AFFATICATO¹²⁶

In questo pomeriggio d'aprile, mentre i mandorli cretini non sono soli a gittare i fiori delle promesse, voglio innestare alle finestre e sulla mia porta di casa lo stendardo della società anonima di fresco fondata e di cui sono il principale azionista.

La mia camera è un bellissimo vascello ove posso fare viaggi avventurosi degni d'un esploratore testardo.

Nell'anticamera s'affollano i ritornanti.

Che fanno essi mentre non li vedo? Mentre il sipario immobile della parete resta calato tra loro e me? Nessuno potrebbe dirmelo. Ogniquivolta incuriosito lascio il mio lavoro e sulla punta delle pantofole m'approssimo a quell'uscio socchiuso e guardo nel mistero di quell'anticamera *essi* m'appaiono sempre nelle medesime *pose naturali*. Vere nature morte.

È la terribile naturalezza, la logica inesorabile che ogni oggetto destinato a stare per immurabili leggi di gravità sulla crosta del globo-terra, si porta stampata nel Centro.

Ma quando m'allontano e li rivedo solo con gli occhi della mente; quando sulla parete-sipario punto il mio sguardo come il dardo metallico della perforatrice allora, oh allora ogni ritornante mi sembra un altro ancora, e dietro ogni sipario sento muoversi cose non mai pensate.

Allora anche la posa naturale dello scacchista seduto al suo tavolo di meditazione m'appare in tutta la sua tremenda spettralità. E dalla bocca cucita vitata, imbavagliata, suggellata, blindata, sento scaturire il mòrmore mestissimo pel richiamo del compagno che forse in quell'ora siede anche lui laggiù, in qualche città lontana sulle terre industrializzate di là dei mari. Città tagliate dalle strade asfaltate e lucenti; abbellite dai perfetti quadrati delle piazze soleggiate e degli squares gravidi d'ombra. Città di cui la vita stridente canta notte e giorno tra la cerchia gioconda delle miniere e dei cantieri operosi, con le ferrovie nane che s'arrampicano e corrono beccheggiando come formiconi frettolosi, lungo i bastioni di cemento e sulle piattaforme gialle di terra gialla, con i vagoncini blindati ripieni della polpa e del sangue dei canali tagliati di fresco. Città che giostrano tra le impalcature metalliche impennacciate da getti di vapore, e la dolce simmetria delle officine basse e lunghe fasciate dalla cintura dei finestroni accademicci; accovacciate ai branchi sott'il caldo del meriggio, vegliate dalla scolta solenne dei comignoli altissimi eruttanti di continuo i nuvoloni densi e cupi che poi lentamente s'ammosciano in un consolantissimo *premier* tra la città e il cielo torbido di calura ove su in alto nostalgiche famiglie di rapaci dal collo calvo segnano stanche spirali girando senza posa...

Anch'io allora mi sento sbattuto da tutta quella lontananza e fatalmente come premuto dalla mano di gesso d'un qualche fantasma inesorabile che mi vegliasse, piego sotto le doglie del parto imminente...

¹²⁶ È una prosa poetica, datata "aprile 1918" e consegnata all'amico De Pisis. Manoscritto di due pagine, già conservato da Bona de Mandiargues, Parigi. Non si conosce la sua attuale collocazione.

Vadano poi le grandi pitture metafisiche, l'ermetiche visioni quadrate per le città popolose dei continenti lontani.

Il fiume grande della folla idiota colerà loro innanzi senza sussultar pel mistero terribile fermato tra i rettangoli delle cornici...

Ma poi che secoli avran seguito secoli e le meccaniche nuove avranno ordito nuove trine metalliche, imbastito nuove complicazioni sulla stanchezza ossificata del morto pianeta, il nome mio sussurrato intra tribù elette dai venturi sarà commozione dolcissima al fratello che non conoscerò mai ma che porterà stampata negli occhi quella nostalgia strana e tremenda che in questo lontano oggi brucia a me il cuore e il cervello, e squassa di stupro il corpo affaticato, e su per tutta la carne m'anera le vene d'un sangue pregno di fiele e di pianto.

Aprile 1918

104. ZEUSI L'ESPLORATORE¹²⁷

A Mario Broglio

Aperti i varchi nelle palancate idiote che rinserravano i diversi *gruppi* belanti o muggianti, i nuovi Zeusi partono soli alla scoperta delle curiosità che s'annidano come talpe su per tutta la crosta del globo terracqueo.

“Il mondo è pieno di demoni”, diceva Eraclito l'efesio, passeggiando all'ombra dei portici, nell'ora gravida di mistero del meriggio alto, mentre nell'abbraccio asciutto del golfo asiatico, l'acqua salsa bollicava sott'il libeccio meridiano.

Bisogna scoprire il demone in ogni cosa.

Gli antichissimi cretesi stampavano un occhio enorme in mezzo gli profili stecchiti che si rincorrevano a torno i vasi, gli utensili domestici, le pareti delle abitazioni.

Anche il feto d'un uomo, d'un pesce, d'un pollo, d'un serpente, allo stadio primo, è tutt'un occhio.

Bisogna scoprire l'occhio in ogni cosa.

Così pensavo già a Parigi negli ultimi anni che precedettero l'esplosione del conflitto.

Intorno a me la masnada internazionale dei pittori *moderni* s'arrabattava stupidamente tra formule sfruttate e sistemi inferti.

Io solo nel mio squallido atelier della rue Campagne-Première, cominciavo a scorgere i primi

¹²⁷ Altra prosa poetica, datata “aprile 1918” e dedicata a Mario Broglio, che appare sul primo numero della rivista romana “Valori Plastici”, 1918, di cui Broglio è l'editore.

fantasmi d'un'arte più completa, più profonda, più complicata e, per dirlo in una parola a rischio però di far venire le coliche epatiche a un critico francese: *più metafisica*.

Nuove terre apparvero all'orizzonte.

Il guantone di zinco colorito, dalle terribili unghie dorate, altalenato sulla porta della bottega dai soffi tristissimi dei pomeriggi cittadini, m'indicava coll'indice rivolto ai lastroni del marciapiede i segni ermetici d'una nuova malinconia.

Il cranio di cartapesta in mezzo la vetrina del parrucchiere tagliato nell'eroismo stridente della preistoria tenebrosa, mi bruciava il cuore e il cervello come un canto ritornante.

I demoni della città m'aprivano la strada.

Quando rincasavo altri fantasmi annunziatori mi venivano incontro.

Sul soffitto scorgevo nuovi segni zodiacali quando miravo la sua fuga disperata che andava a morire in fondo alla stanza nel rettangolo della finestra aperta sul mistero della strada.

La porta socchiusa sopra la notte dell'anticamera aveva la solennità sepolcrale della pietra smossa sulla tomba vuota del resuscitato.

E sorsero i nuovi quadri annunziatori.

Come i frutti autunnali siamo ormai maturi per la nuova metafisica.

Vengano i soffi potenti di là dai mari inquietanti.

Giunga il nostro richiamo alle città popolate dei continenti lontani.

Non impinguirci dobbiamo neppure nella felicità delle nuove nostre creazioni.

Siamo esploratori pronti per nuove partenze.

Sotto le tettoie eccheggianti di urli metallici i quadranti son toccati al segno del distacco.

Nelle cassette murate i campanelli vibrano.

È l'ora...

“Signori, in vettura!”

Roma, aprile 1918

105. RÊVE¹²⁸

En vain je lutte avec l'homme aux yeux louche et très doux. Chaque fois que je l'étreins il se dégage en écartant doucement les bras et ces bras ont une force inouïe, une pulsance incalculable; ils sont comme des leviers irrésistibles, comme ces machines toutes-puissantes, ces grues gigantesques qui soulèvent sur le fourmillement des chantiers des quartiers de forteresses flottantes aux tourelles lourdes comme les mamelles de mammifères antédiluviens. En vain je lutte avec l'homme au regard très donx et louche; de chaque étreinte, pour furieuse qu'elle soit, il se dégage doucement

¹²⁸ Il testo apre il primo numero della rivista «La Révolution Surrealiste», Parigi, 1924 ed è stato ripubblicato su «La Rivista di Firenze» di Giorgio Castellfranco, maggio 1925. Il manoscritto, che porta qualche variante, si trova a Parigi presso la Bibliothèque Sainte-Geneviève, fond Jacques Doucet.

en souriant et en écartant à peine les bras... c'est mon père qui m'apparaît ainsi en rêve et pourtant quand je le regarde il n'est pas tout à fait comme je le voyais de son vivant, au temps de mon enfance. Et pourtant c'est lui; il y a quelque chose de plus *lointain* dans toute l'expression de sa figure, quelque chose qui existait peut-être quand je le voyais vivant et qui maintenant, après plus de vingt ans, m'apparaît dans toute sa puissance quand je le revois en rêve.

La lutte se termine par mon *abandon*; je *renonce*; puis les images se confondent; le fleuve (le Pô ou le Pénée) que pendant la lutte je pressentais couler près de moi s'assombrit, les images se confondent comme si des nuages orageux étaient descendus très bas sur la terre; il y a eu *intermezzo*, pendant lequel je rêve peut-être encore, mais je ne me souviens de rien, que de recherches angoissantes le long de rues obscures, quand le rêve s'éclaircit de nouveau. Je me trouve sur une place d'une grande beauté métaphysique; c'est la *piazza* Cavour à Florence peut-être; ou peut-être aussi une de ces très belles places de Turin, ou peut-être aussi ni l'une ni l'autre; on voit d'un côté des portiques surmontés par des appartements aux volets clos, des balcons solennels. A l'horizon on voit des collines avec des villas; sur la place le ciel est très clair, lavé par l'orage, mais cependant on sent que le soleil décline car les ombres des maisons et des très rares passants sont très longues sur la place. Je regarde vers les collines où se pressent les derniers nuages de l'orage qui fuir; les villas par endroits sont toutes blanches et ont quelque chose de solennel et de sépulcral, vues contre le rideau très noir du ciel en ce point. Tout à coup je me trouve sous les portiques, mêlé à un groupe de personnes qui se pressent à la porte d'une pâtisserie aux étages bondés de gâteaux multicolores; le foule se presse et regarde dedans comme aux portes des pharmacies quand on y porte le passant blessé ou tombé malade dans la rue; mais voilà qu'en regardant moi aussi je vois de dos mon père qui, debout au milieu de la pâtisserie, mange un gâteau; cependant je ne sais si c'est pour lui que la foule se presse; une certaine angoisse alors me saisit et j'ai envie de fuir vers l'ouest dans un pays plus hospitalier et nouveau, et en même temps je cherche sous mes habits un poignard, ou une dague, car il me semble qu'un danger menace mon père dans cette pâtisserie et je sens que si j'y entre, la dague ou le poignard me sont indispensables comme lorsqu'on entre le repaire des bandits, mais mon angoisse augmente et subitement la foule me serre de près comme un remous et m'entraîne vers les collines; j'ai l'impression que mon père n'est plus dans la pâtisserie, qu'il fuit, qu'on va le poursuivre comme un voleur, et je me réveille dans l'angoisse de cette pensée.

106. SUR LE SILENCE¹²⁹

Avant que l'homme parût sur la terre le dieu Silente régnait partout, invisible et présent. Des choses noires et flasques, espèce de poissons-rochers, émergeaient lentement, comme des sous-marins

¹²⁹ Il testo poetico appare, in versione parziale, per interessamento di Paul Eluard, sul n. 5 del 1934, della rivista surrealista «Minotaure», edita da Skira. Il manoscritto consiste di sette facciate di carta protocollo, accuratamente scritte: due fogli e mezzo non sono stati pubblicati sulla rivista. Cfr. Fagiolo dell'Arco, 1985, p. 468: «Grazie al ritrovamento del manoscritto (oggi nella collezione di Picasso), lo scritto può essere datato al 1924, quando de Chirico è in stretto rapporto con Eluard e la moglie Gala.»

en manoeuvre, puis se trainaient péniblement sur la grève comme des grands mutilés privés de leurs voiturette mécaniques. Vastes époques de silence sur la terre, tout fumait Des colonnes de vapeur montaient des étangs bouillonnants, d'entre les rochers tragiques et du milieu des forêts. La Nature, la Nature sans bruit! Grèves désertes et silencieuses; au loin sur les mers laiteuses et d'une tranquillité inquiétante, un soleil rouge, disque de drame, disque solitaire s'enfonçait avec lenteur dans les vapeurs de l'horizon. De temps à autre un animal monstrueux, sorte d'ilot à cou de cygne et à tête de perroquet, sortait de l'eau pour entrer à l'intérieur des terres, dans les forêts mystérieuses et au fond des vallées humides. Les grèves étaient jonchées d'étranges coquillages: étoiles, vrilles, et spirales brisées; quelques-uns bougeaient un peu, se déplaçaient par soubresauts, puis s'éroulaient comme épuisés par l'effort, et restaient de nouveau immobiles.

Soirs de bataille au bord de l'Océan! O soir de Quiberon! En des poses sublimes de lassitude et de sommeil les guerriers maintenant gisent dans le repos final tandis que là-bas derrière les noires falaises, aux profils d'apôtres gothiques, une lune d'une pâleur boréale se lève dans le grand silence; doucement ses rayons éclairent les visages des morts et réveillent un reflet voilé dans le métal de leurs armes.

Le silence règne aussi avant les batailles; pendant les veilles des chefs, des généraux à l'autorité inappelable, qui, dans leurs tentes dressées à l'abri des coups ennemis, méditent jusqu'à l'aube sur leurs plans stratégiques et cherchent à se souvenir de ce que firent leurs prédécesseurs dans le même cas. Le silence est nécessaire, voire même indispensable à leur méditation car de ce silence dépend la qualité de leurs pensées stratégiques et par conséquent le destin de ces guerriers qui dorment à présent, leurs armes à portée de la main, et qui, demain, quand le clairon aura jeté le signal des alarmes, quand, dans la plaine les escadrons épars fonceront soudain plus prompts que l'aiglon, pourraient bien connaître l'ivresse de la victoire ou la douleur de la défaite; ils pourraient connaître le triomphe, la joie sublime d'entrer en vainqueurs dans les villes conquises, de traverser les rues désertes entre la double baie des maisons aux balcons solennels et aux volets hermétiquement clos, dont les locataires ne sachant comment montrer leur dépit d'entendre résonner sous leurs fenêtres le pas rythmé des phalanges ennemies et victorieuses ne trouvent rien de mieux à faire que de s'enfermer dans leurs chambres, leurs salons et leurs salles à manger, rideaux baissés et portes closes; de boudier, quoi! Mais ces mêmes guerriers pourraient, hélas, connaître aussi la défaite, la honte d'être trainés prisonniers en pays ennemi, de passer entre une foule hurlante et conspuante sous une pluie d'oeufs pourris et de boules de papier sale, lancés par des gamins féroces et grimaçants. C'est pourquoi devant la tente des chefs et des généraux, à la veille des batailles il faut qu'auprès de l'indispensable sentinelle se tienne aussi le frère cadet du sommeil: le Silence.

Dieu a créé le monde en silence; après, quand il eut lâché sur les sphères qui tournent (ou ne tournent pas) dans l'espace, les éléments et les animaux, alors commença le bruit. Toute création se fait dans le silence; après, ses forces occultes font naître le bruit, ou plutôt, les bruits de par le vaste monde. D'abord, dans leurs chambres situées sur des portiques, les philosophes méditent. Leurs doubles fenêtres, tout en leur permettant de jouir de la vue des collines, des ports, des vastes et belles places ornées de statues bien sculptées et posées sur des socles bas, empêchent les bruits du dehors de venir troubler leur travail de penseurs métaphysiciens. Dans la pièce aucun bruit

ne trouble leur méditation; c'est à peine si de temps en temps quelques soupirs et de légers vagissements se font entendre; c'est leur chien qui dort et rêve et parfois se plaint dans son rêve. D'autres petits bruits se font entendre mais ce ne sont pas à proprement parler des bruits: grattement d'une souris qui, encouragée par le silence et l'immobilité du chien endormi, part en de longues randonnées à travers la bibliothèque comme à travers un paysage fantastique de falaises abruptes et de rochers escarpés ou bien pareille à un pèlerin, à un voyageur aux pieds du Sphinx, s'arrête sous les calques en plâtre, sous les Bélisaire, les Socrate, les Hippocrate, les Minerve et les Alexandre le Grand qui, casqués ou tête nue, chauves ou chevelus, regardent dans le vide, tranquilles, indifférents. Parfois aussi arrivent à l'oreille du philosophe, mais à peine perceptibles et comme s'il entendait en rêve les chants de la servante qui lave la vaisselle ou prépare le repas du soir (les heures les plus propices à la méditation sont surtout celles de l'après-midi); il y a de ces chants qui sont d'une tristesse poignante, car ils disent l'angoisse dont parfois est traversée la vie des êtres faibles et obscurs:

La permission mon capitaine*,
 La permission il faut me la donner,
 Quand je l'ai quittée elle était malade.

...

Porteur qui porte le cercueil,

Arrête toi un moment.
 Moi qui dans la vie ne l'ai jamais embrassée
 Maintenant qu'elle est morte,
 Je veux poser mes lèvres
 Sur son front.

* Capitaine de l'armée.

Et le tic-tac de la pendule sur la cheminée; globe de verre sur lequel s'appuie un Temps, grand vieillard desséché à la barbe fluante, pensif et triste entre sa faux et sa clepsydre. – Mais tout cela n'est pas du bruit à proprement parler, et à l'oreille du philosophe absorbé dans ses pensées profondes et dans ses hautes spéculations métaphysiques cela arrive comme un bruissement et, toutes proportions gardées, comme cette harmonieuse vibration que, d'après Pythagore, font les planètes et les soleils en évoluant dans l'espace.

Dans cette atmosphère dont tout bruit vrai et propre est soigneusement écarté les pensées des philosophes mûrissent; elles passent sur le papier et puis forment les volumes d'écriture imprimée. Et ainsi elles s'en vont par le monde, elles traversent les Océans, pénètrent dans toutes les races, deviennent le livre de chevet du riche qui souffre et de l'indigent qui hait et alors naissent les révoltes et les révolutions comme naît l'orage dans le ciel embrasé d'un après-midi d'été. Des escouades d'hommes résolus et farouches conduits par une espèce de Colosse à barbe de dieu antique, arrachent aux chantiers des poutres et les poussent comme des catapultes contre les portes des grands

hôtels, de palaces, des demeures somptueuses où les millionnaires ont entassé les richesses et les oeuvres d'art les plus précieuses, car ils n'ont jamais voulu croire à la menace et ont toujours écouté les discours rassurants, lu les articles calmants qui commençaient par l'éternelle rengaine: *Notre peuple a trop de bon sens*, etc., etc...

Ainsi l'on peut dire que toute bonne création doit être conçue dans le silence.

Il n'y a rien de plus dérangeant que les gens qui parlent pendant qu'on est en train de regarder un monument, un beau spectacle de la nature, une statue, un tableau, un objet d'art, ou qui expriment à haute voix leur opinion au théâtre ou pendant la projection d'un film. Pour ce qui est de la peinture il faut la regarder en silence; aujourd'hui malheureusement n'existe plus le type de l'amateur, du connaisseur, qui reste longtemps devant un tableau, debout ou assis, et le regarde sans parler et même, si les dimensions de la toile le permettent, le prend dans ses mains pour l'examiner de près comme on examine un bijoux, une étoffe, un bois précieux, etc.

Sitôt qu'ils sont devant un tableau les gens d'aujourd'hui, sans concentrer leur regard au centre de la toile, sans la feuilleter en regardant, mais poussant leur ligne visuelle aux coins du tableau et même au delà, commencent à parler, plutôt préoccupés à faire les malins et à paraître intelligents, soit par une admiration exagérée, avec les éternels – C'est formidable! C'est inouï! c'est étonnant! – etc., soit en faisant les sceptiques, que de comprendre et d'apprécier à sa juste valeur la peinture qui est devant eux. Dans ce cas nous préférons l'atmosphère des écoles, de ces salles sévères aux murs peints en blanc où des jeunes-gens se penchent sur les cahiers et sur les livres et pensant et étudiant dans un silence solennel tandis que tout autour d'eux, en des images aux belles couleurs, accrochées aux parois l'aspect de la terre, des plantes et des animaux et l'histoire des hommes se déroule en silence; ce sont les cartes géographiques, parfois grises, parfois roses, mais toujours bleues là où s'ouvrent les lacs et où s'étendent les vastes mers; ce sont les ours blancs, pateaugeant au milieu des glaces et les autruches, oui les malheureuses autruches fuyant éperdument devant le cavalier arabe couché sur le cou de sa monture lancée au quadruple galop; et puis encore l'Histoire: César, entouré de ses légions dans la vallée conquise, Périclès mourant de la peste, au milieu de ses parents et de ses amis éplorés, et encore des soldats dans les uniformes qui à travers les figes changent de forme et de couleur et des monarques, des ministres ventrus et aux poitrines mosaïquées de rubans et de décorations qui se regardent dans les yeux et se serrent la main d'un geste historique.

Que Dieu vous garde du mauvais silence, mes chers aimés! Car il y a aussi un mauvais silence; un silence qui n'est source d'aucun travail de l'esprit et d'aucune création. Le silence du désert où règnent la mort et la désolation, où toute graine jetée pourrit ou se fossilise au lieu de fructifier, ou l'aridité brûle lentement toute chose ou les caravanes passent sans bruit, harassées, car pas un homme... n'a envie de chanter, pas un âne a la force de braire.

Que Dieu vous garde aussi, mes chers amis, de ces silences lourds et pénibles qui tombent avec une fatalité et une implacabilité inouïes, au beau milieu d'une réunion, d'une soirée lorsqu'un maladroit, un inconscient ou un méchant jettent un de ces mots qui rendent soudain toutes les bouches

muettes et en un clin d'oeil transforment une société de gens gais, réunis pour s'amuser et se distraire, en une société de gens préoccupés et taciturnes; cela arrive par exemple lorsque dans un salon fréquenté par des personnes puritaines, un maladroit qui ne sais pas flairer l'odeur de l'atmosphère où il se trouve, commence à parler du problème de la prostitution et de la pédérasie, ou explique avec force détails les moyens qu'emploient, dans certains cas, les accoucheurs et les sages-femmes. Il faut que vous vous méfiez aussi de ces silences de la nature quand toutes les mille choses qui font toute sorte de bruits dans les champs, dans les forêts, dans les vallées et sur les grèves deviennent tout à coup muettes car elles sentent vaguement que là bas, quelque part, derrière les horizons lointains au fond des cieux derrière les hautes montagnes la tempête et l'orage se forment lentement pour foncer après avec le fracas du tonnerre et l'éclat livide des éclairs. Nous les connaissons tous ces moments si hautement émotionnants et dramatiques. Dans les Villas cachées au fond des parcs, les domestiques ont laissé les fenêtres ouvertes, car il fait chaud, implacablement chaud depuis les premières heures du jour; mais soudain les rafales de vent forment des terribles courants d'air; les revues et les journaux illustrés oubliés sur les chaises métalliques et les fauteuils en osier du jardin s'envolent en tournoyant jusqu'à la hauteur des toits tandis que les vitres volent en éclats et que des objets sont renversés dans les chambres; et puis l'orage éclate; la foudre joue des tours mystérieux et macabres; des cuisiniers, des maîtres coqs gisent sur les dalles de la cuisine, complètement dépouillés de leurs vêtements, tenant dans la droite une broche qui traverse le corps à demi rôti d'un poulet [...]

Les gentilshommes poètes enfermés dans leurs chambres, où ils restent des journées entières assis à leur table de travail à fumer la pipe et à couvrir de sonnets platoniques les pages blanches de leur papier-ministre lèvent la tête pour contempler ce spectacle, car ils aiment cela; ils aiment ces colères de la nature, ils aiment voir les arbres du jardin plier sous la tempête et se tordre comme des âmes de damnés sous les coups des châtiments éternels, ils aiment entendre le vent mugir dans les grandes cheminées éteintes où entre les cendriers massifs se trouvent encore les restes calcinés des bûches de l'hiver passé, ils aiment entendre le tonnerre, salves d'artillerie qui réveillent tous les échos aux quatre coins de l'horizon; mais souvent tandis qu'ils assistent au cataclysme commodément assis dans leur fauteuil, au milieu de leur chambre où la pipe a formé un doux brouillard agréable au fumeur mais épais à couper au couteau, tandis qu'ils assistent aux ravages de la tempête bien à l'abri de la pluie et du vent et sentent naître en eux cette joie perverse et malsaine du spectateur qui regarde les périlleux exercices de trapèze d'une troupe d'acrobates tandis que lui est tranquillement assis sur un siège solide et ne craint aucun vertige et aucune chute, ou du sportif qui, d'un fauteuil de premier rang, à l'abri de tous les coups, regarde deux poids lourds qui, sur le ring, se flanquent de toute la force de leurs bras musclés des grands uppercuts à la pointe du menton ou des directs au creux de l'estomac. Un coup de vent violent ouvre la fenêtre et une trombe d'air irrésistible fait voler partout les feuilles de papier jetant ainsi le désordre et la confusion au milieu de leur travail; alors ils oublient tout et se mettent à courir après les feuilles blanches et à les attraper au vol avec des gestes et des mouvements charmants de danseuses rythmiques et de chastes jeunes filles poursuivant des papillons folâtres dans une belle prairie que le printemps a couverte de fleurs. Méfiez-vous, amis, du silence qui précède de tels événements.

107. VALE LUTETIA¹³⁰

... et vous revenez aux lieux que vous aimâtes jadis.

Gaston Marcelle, *Les Sans-Souci*

Di contro al grande scenario della nebbia, tenerissimamente grigio e misterioso come gli scenari d'un gabinetto fotografico, ove la luce eguale piovente dall'alto isola stranamente nello spazio ogni essere e ogni cosa, i sobborghi dell'avanticità m'apparvero d'un tratto screziati di colori cantanti, tappezzati di sorprese *charmantes*. Eran le prime ore d'un mattino di novembre. Avevo lasciato Torino la metafisica il giorno innanzi, nel pomeriggio (Torino è la città pomeridiana per eccellenza) dopo una lunga sosta alla stazione di frontiera, davanti a quella cupa Modane soffocata dalle strapiombanti rupi alpestri, torturata dallo stillicidio continuo delle acque, rimbombante del fracasso diurno delle cascate, il treno aveva ripreso la sua corsa verso l'ovest e per tutta la notte, nelle tenebre fitte, era rotolato su pel suolo della Francia. Avevo ancora in mente la capitale piemontese; la città monarchica con le sue piazze abitate da scienziati e re, da politici e da guerrieri, fermi in pose stanche e solenni sui loro piedistalli di pietra, avevo ancora in mente tutto lo strano lirismo della sua fatale costruzione geometrica. Torino è ancora una città italiana e, malgrado certi aspetti ingannevoli nordici e occidentali, una città mediterranea. Il cielo del mediterraneo la copre e spesso si rivela affacciandosi su essa come quell'inquietante mascherone che appare sul soffitto della camera da letto all'uomo che sta per abbandonarsi al sonno. E il cielo mediterraneo, l'antisoffitto per eccellenza; gli uomini destinati a vivere sotto quel cielo provano il bisogno dell'abitazione quadrata (antigotica); dell'abitazione non alta ma ben fissa alla terra. Dai greci a tutti i popoli italici la costruzione rettilinea è stata necessaria come uno scudo contro la terribile minaccia del cielo implacabile. E dico ancora che popoli più astuti e scaltri quali furono i Greci giunsero al colmo della solidità quadrata specie nella costruzione dei loro tempi e dei loro santuari che per gli uomini minacciati dai demoni dovevan essere, in fatto di difesa e protezione, l'*ultima ratio*. E popoli strabici e pusillanimi quali furono gli Etruschi, morsi le calcagna dai demoni del Nord cercaron rifugio persino nel buio degli ipogei e divennero talpe per sfuggire all'occhio triangolare del loro cielo.

Ma per colui che s'allontana dall'atmosfera del mediterraneo a nord o ad ovest il cielo diventa più clemente. Vi è come una alleanza fra cielo e terra. L'uomo fuori di casa non si sente più perduto; si trova come in una seconda casa dal soffitto più alto e allora le sue architetture salgono; costruttore piglia gusto ai giuochi del trapezio, diventa ogivale e triangolare, i tetti s'allungano, il costruttore si diverte lavorando; nelle ore di riposo diventava sentimentale, in quelle di meditazione protestante e metafisico. Così pensavo io guardando apparire e sparire, a traverso il finestrino del mio scompartimento di seconda classe, le prime ville di Francia tra i giardini verlainiani e i parchi dorati dall'autunno, mentre l'espresso, accelerando la corsa, e passando in volata davanti a Neuilly a Eaubonne a Tremblay a Marly-le-Roy, s'approssimava a Parigi.

¹³⁰ Questo poema in prosa alla maniera di Rimbaud o Baudelaire è stato pubblicato su «La Rivista di Firenze» nel febbraio 1925.

Uscito dalla stazione ed entrato nel cuore della città lo scenario diventa sempre più magico; si ha l'impressione d'essere in una grande scatola a sorpresa; di trovarsi davanti la scena aperta d'un teatro meraviglioso: lo scenario di fondo è il grigio tenerissimo della nebbia che unisce il cielo alla terra e alle costruzioni degli uomini, grigie esse pure e sorgenti curiose ed ospitali, solenni e sorprendenti a dritta e a manca come quinte enormi da cui sbucano, simili a figure d'una lanterna magica, frotte frettolose di uomini e di veicoli; armenti strani e variopinti (penso a un verso di Apollinaire: *bergère tour Eiffel...*). E penso anche al gran mistero del colore e alle sue infinite sorprese; penso allo strano lirismo di quei quadri colorati come potevano esser colorate le pitture di Zeusi e di Apelle e che m'apparvero una sera sullo schermo d'un cinematografo ove si rappresentava quel film meraviglioso di metafisica, che si chiama *I dieci Comandamenti*. La magia del colore era tanto più sorprendente in quanto essa appariva dopo lunghe scene grigie o marronastre. L'arcobaleno delle armature dei guerrieri e delle groppe dei cavalli s'affacciava allora in tutto il suo magico mistero e, nel tempo stesso, per effetto di contrasto, rivelava il mistero del colore neutro che l'aveva preceduto.

Così Parigi. Ogni muro tappezzato di *réclames* è una sorpresa metafisica; e il putto gigante del sapone *Cadum*, e il rosso puledro del cioccolato *Poulain* sorgono con la solennità inquietante di divinità dei miti antichi.

Di notte il mistero non muore. I negozi chiudono le loro porte ma le vetrine, come teatri nelle serate di gala, restano illuminate.

E sono scene intere, drammi di vita moderna che vengono ricostruiti nel breve spazio della vetrina-teatro. Passeggiando a notte alta per i Boulevards tu vedi sfilarti innanzi tutto il romanticismo della vita moderna; ed ecco le ville dai cancelli dorati, e i parchi e i castelli turrati di Francia e le spiagge dell'Oceano e della Riviera abitate da manichini fantomatici in abiti di ginnasti; e gli *balls* dei *palaces* internazionali con il loro popolo funebre e spettrale come consorzi di fantasmi sul punto di partire per sorprendere i Bruti che nelle notti insonni meditano nelle loro case. A volte il realismo metafisico viene portato al massimo con astuzie e schiccherie da vecchio *rouitier* della sorpresa metafisica. Così in una vetrina ove veniva raffigurato un consorzio di gentiluomini e di gentildonne con i loro bimbi sopra una spiaggia della Riviera, pensai all'Odissea e all'errante Ulisse, ché infatti un pezzo di tela posto davanti alla scena e artisticamente spennellato d'oltremare e di verde veronese raffigurava l'estremo lembo d'acqua che bagna la spiaggia, mentre a dritta e a manca mucchietti di sabbia s'offrivano ai giochi costruttivi dei *babys* fantasmi e poche ma ben distribuite conchiglie dalle spirali iridescenti completavano il lirismo di questa visione omerica.

Lo spirito e l'amore dell'uomo tendono verso l'occidente. In una città, in un paese, in una casa, in un giardino, la parte che m'è sempre più simpatica, verso la quale guardo sempre con più amore è la parte rivolta all'orizzonte ove il sole tramonta.

Pertanto è sempre con una misteriosa tristezza che m'incammino verso l'est quando, per un qualsiasi motivo, devo prendere quella direzione. Così a Parigi, la città la più occidentale d'Europa vengono a finire i soffi di tutto ciò che è avvenuto e avviene dietro, e oggetti d'ogni specie e amorisissime stranezze migrate dai tre restanti punti cardinali vi giungono e vi brillano in una luce piena di tenerissimo mistero. Sotto le volte d'un curioso passaggio che sta a fianco del *Boulevard des Italiens*, e che, manco a farlo apposta, è sito sul fianco occidentale di detto Boulevard, ho scoperto una stra-

nissima bottega d'armaiuolo: nella vetrina, illuminata come un acquario, tra vecchie rivoltelle a rotazione per cartucce a capsula sporgente come ne usavano i cercatori d'oro in America ai tempi della guerra di secessione, vidi esposta un'arma stranissima: era una specie di grosso giocattolo, un cannone nero dalla cui bocca, simile alla lancia d'un guerriero antico sporgeva la punta d'una fiocina legata a una cordicella incatramata che s'arrotolava in luminosa spirale tra le ruote del cannone-bambino. Accanto stava una pittura altamente drammatica e suggestiva: in mezzo a un mare cupo e procelloso sparso di *icebergs* vaganti alla deriva dalle sagome trinate come ruderi di città bombardate, e bianchi come pietre sepolcrali, una barca con dentro alcuni pescatori nordici, barbuti e angosciati era trascinata da un enorme cetaceo che portava nel fianco, infitta fino alle penne metalliche, la fiocina fatale; i pescatori sgomenti srotolavano in fretta la cordicella per non essere inabissati dal terribile rimorchiatore. Sotto una scritta spiegava: "Colouvrine avec son projectile-harpon pour la pêche à la baleine". Lo stesso armaiuolo poi vendeva anche maglioni di lana e bottiglie di vino provenzale.

La modernità, questo gran mistero, abita ovunque a Parigi; tu lo ritrovi a ogni angolo di strade accoppiato a ciò che fu, gravido di ciò che sarà. L'immagine di Pallade Atena che sorge, scolta di pietra, a dritta del vetusto palazzo Bourbon è solenne quanto certe solenni raffigurazioni dei grandi pittori metafisici moderni e quanto quell'altra immagine della stessa dea che presso i Propilei dell'arce ateniese vegliava poggiata sull'asta, immobile in mezzo il volo sghembo dei rondoni stridenti nell'afa del tramonto estivo, in quella sera in cui poco lungi, di là sotto le volte basse d'un carcere scavato nella roccia, Socrate aspettava la morte parlando di cose misteriose ai suoi discepoli piangenti.

Tra questi aspetti incoraggianti ed eccitanti si muove e opera il *parigino*. Il parigino è un animale stranissimo. Non significa soltanto un uomo nato a Parigi da genitori francesi. Vi sono individui d'ogni razza e d'ogni paese che vivono e lavorano a Parigi e la trasformazione che vi subiscono non ha nulla di disonorante come alcuni troppo zelanti patrioti potrebbero malignamente osservare. L'uomo dotato di facoltà creativa, l'artista nato a Parigi si sviluppa e si complica. Delle forze che in lui sarebbero latenti in altri paesi e altre città a Parigi sbocciano e fioriscono a contatto di quel possente ritmo di vita dai mille aspetti e dai mille colori. Perfino opere d'arte nate in altri paesi a Parigi aumentano di bellezza e di mistero per quel misticismo e quella curiosità che le circondano e quella misteriosissima luce che le bagna e le internerisce. Gli stessi maestri delle scuole italiane visti al Louvre mi fecero un'impressione più profonda di quella che provai vedendoli nei musei d'Italia; e negli ipogei del vetusto palazzo dei re le sculture greche m'apparvero col mistero che le doveva circondare quando sorgevano nell'ombra dei santuari. E ai piedi dello scalone che dal sotterraneo conduce alle sale della pittura m'apparve una strana statua decapitata: era un *ex-voto* di Tessaglioti; raffigurava un uomo con le spalle coperte da una mantellina simile a quelle che portano i nostri fanti, la gamba destra un po' protesa in avanti e spiegata; stava in uno strano atteggiamento di meditazione; guardando quella statua decapitata pensai al suono profondo e malinconico della parola: *ritornante*.

A Parigi l'amore e la curiosità per tutto ciò che rivela spirito, intelligenza, lirismo e talento, aumenta continuamente. Io che quando lasciai Parigi nel 1925 non avevo conosciuto che germanofoni, gente che in blocco e pacchianamente come usano fare in Italia alcuni isterici confusionari, condannava qualsiasi creazione tedesca, ho trovato ora moltissimi artisti francesi pieni di curiosità e d'amore per l'arte tedesca e (o miracolo), ho trovato persino degli ammiratori di Böcklin; e c'è uno di essi

lo scrittore Maurice Fels che ogni anno va a Basilea a Berlino e a Monaco per vedere gli originali del grande pittore svizzero.

Grande è oggi a Parigi il culto di tutto ciò che è lirismo e metafisica. Naturalmente ciò segna la condanna definitiva di tutta quella pittura tozza, di tutto quello sciocchezzaio letterario, di tutte quelle banalità che in Italia purtroppo continuano a vivacchiare ancora tra sbadigli e smorfie isteriche. Si capisce come a Parigi, ambiente quanto mai selezionatore, l'arte pigli un aspetto talmente lirico e spirituale.

Le scuole nascono una dopo l'altra; l'ardore cresce, la produzione assume proporzioni impressionanti. E ovunque tu ti volga incontri volti sorridenti e affabili, mani amiche che stringono le tue, sguardi intelligenti e sereni che si posano su te con ammirazione, curiosità e simpatia. Come Atene ai tempi di Pericle, Parigi è oggi la città per eccellenza dell'arte e dell'intelletto. È lì che ogni uomo, degno del nome d'artista deve pretendere il riconoscimento del suo valore. Non gli sarà negato specie per il fatto che a Parigi per quello stesso lavoro che li assorbe e li rende contenti e soddisfatti gli uomini sono più sereni quindi meno portati a far gl'isterici. Meno portati dico a invelenire e creare intoppi d'ogni sorta e bersagliare con malumori d'ogni genere quelle persone che hanno il grave difetto di sorpassare alquanto il livello comune. *Amen.*

108. SALVE LUTETIA¹³¹

... et vous revintes aux lieux que vous aimâtes jadis.

Gustave Arfeux, *Les Sans-Souci*.

Une loi mystérieuse pousse les hommes à se mouvoir vers l'horizon où le soleil décline. Les grands mouvements d'émigration se font toujours de l'est à l'ouest. Dans une maison, dans une ville, dans une contrée, dans un pays, la partie la plus heureuse, la plus attrayante, la plus riche de promesses et aussi la plus troublante, est la partie qui regarde le couchant. Quand je me promène dans une ville j'aime diriger mes pas vers les quartiers de l'ouest; j'ai comme la vague sensation qu'un bonheur m'attend *de ce côté*; qu'une *surprise* m'y est réservée; et alors que pour une raison quelconque je dois me mouvoir en sens inverse, c'est-à-dire vers l'est, vers le triste et infernal orient, je sens une mystérieuse et indéfinissable angoisse m'étreindre le coeur. Bien qu'ayant souvent médité sur les causes possibles de cette attraction de l'occident, je n'ai jusqu'à présent trouvé une explication qui me satisfasse; par conséquent je me laisse aller au charme de la considération métaphysique et je relègue l'énigme de la marche vers l'ouest dans le monde de tant d'autres énigmes restées, hélas! pour moi, jusqu'à présent irrésolues.

Paris est en Europe la ville occidentale par excellence. Vers elle émigrent non seulement les

¹³¹ Questo poema in prosa, fatto risalire da M. Fagiolo dell'Arco agli anni 1925-1928, appare per la prima volta nel «Bulletin de l'Effort Moderne», rivista pubblicata dal mercante francese Léonce Rosenberg il quale, in questi anni, oltre a esporre i quadri della nuova stagione parigina, pubblica articoli relativi alla pittura dechirichiana. Il testo è più breve e presenta alcune varianti rispetto a *Vale Lutetia* (n. 107), al quale è strettamente legato.

hommes, mais les *choses*, dans le sens latin du mot: *res*; choses curieuses, *idées*, états d'âme de peuples lointains ou disparus depuis des siècles, lyrismes dont l'histoire a oublié, si non toujours ignoré l'existence, *créations*, création d'artistes, réelles ou pensées, et aussi créations dont chaque époque, chaque siècle d'histoire humaine nous offre de bien étranges échantillons, et qui, loin d'être le fruit du travail d'un artiste moderne ou passé, semblent créés par un jeu de circonstances, par ce *divin hasard* déjà signalé par Frédéric Nietzsche. Tout cela, par les voies terrestres, aériennes, marines et fluviales, et aussi et surtout par les chemins inconnus du surréel, vogue vers Paris. Là les *choses* trouvent leur scène et leur décor; transformées, rendues plus mystérieuses et brillantes par le vaste fond gris de la ville qui sert de repoussoir, elles apparaissent dans un éclat nouveau; les couleurs s'attendrissent, s'allument et s'enrichissent; *il y a des couleurs qu'on ne trouve qu'à Paris*. Même Homère, le mystérieux Homère à l'existence incertaine, dont sept villes se disputaient l'honneur de l'avoir vu naître, même Homère renaît à Paris; en la saison charmante où les côtes de France s'éveillent sous l'agitation polychrome des baigneurs, son esprit plane dans les devantures des Galeries-Lafayette. Tandis qu'en haut les oriflammes claquent tranquilles à la tiédeur des vents estivaux, en bas les vitrines, petits théâtres à la scène toujours ouverte, nous montrent d'étranges gentlemen et des babys-fantômes s'ébattant sur le sable, quelques natures mortes savamment disposées, coquillages, fruits de mer, galets polis par le travail séculaire des lames, et au fond un morceau de toile peint en haut au bleu outremer et en bas au bleu céruleum, nous font penser à Ulysse et à son destin errant.

C'est à Paris que l'esprit moderne acquiert son aspect le plus consolant; il y garde les dons de la surprise, du charme et ce trouble heureux que nous donne l'oeuvre d'art lorsqu'elle renferme l'énigme du talent; il y perd l'effrayant, le cruel, le méchant. La divinité grecque et babylonienne, reconquise, brille dans les faisceau lumineux d'un phare nouveau; le bébé gigantesque du *Savon Cadum* et le cheval rouge du *Chocolat Poulain*, ont pour nous l'aspect troublant des divinités antiques.

...reviens toi ô ma première félicité
la joie habite d'étranges cités
de nouvelles magies sont tombées sur la terre.

Dans cette atmosphère saturée de création et de surprise, vit et travaille l'artiste parisien. A Paris le peintre et le poète étranger peuvent venir réchauffer leurs vertus à la flamme de la grande ville hospitalière et consolatrice. Ils feront des dons aux indigènes et en recevront aussi sans que cela puisse porter atteinte à leur amour propre d'hommes ayant une nationalité bien définie et un passeport en règle, comme quelques trop zélés nationalistes d'ici ou d'ailleurs pourraient facilement penser.

Paris est la ville des miracles. Un soir d'hiver, dans une rue obscure en amont de la place Clichy, j'ai vu errer les lions-fantômes qui, dans Rome, apparaissaient à la ville des grandes calamités; une autre fois, en passant à une heure avancée de la nuit par la rue de la Paix, j'entendis le mystérieux coq gaulois chanter trois fois dans le magasin d'un grand bijoutier, et quelques pas plus loin, des sous-sols d'un antiquaire, monta le murmure profond des fontaines de Rome. Mais le miracle le plus étonnant auquel j'assistai, ce fut le départ des Argonautes.

A l'aube d'un matin du printemps dernier, j'avais pris, après une nuit d'insomnie, le premier métro

à la station Kléber pour me rendre à Montparnasse, à la rue Campagne-Première. Juste au moment où le train débouchait sur le pont de la Seine, j'aperçus en bas un vaisseau splendide qui avait quelque chose entre la galère, la péniche, la charrue et l'avion; l'esprit de Neptune, de Cérès, d'Eole et du Pénéée me parurent concentrés dans ce vaisseau magnifique, à la fois marin, terrestre, aérien et fluvial. Sur la proue se tenait Jason que je reconnus tout de suite à sa barbe majestueuse et surtout à la façon vraiment royale dont il s'appuyait sur sa lance, faisant ressortir la courbe exagérée de sa hanche droit où les plis de la chlamyde retombaient en lignes stylisées. Au même moment un individu mystérieux, assis auprès de moi et que je perdis de vue quelques instants après, comme ceux qu'on entend en rêve, me chuchota: "Ils ont passé la nuit dans le Trocadéro; c'est là qu'ils ont dormi à l'insu des gardiens". Mais moi je regardai de tous mes yeux, car déjà le vaisseau avait quitté les eaux du fleuve et rasait les toits des immeubles qui longent le quai; malheureusement le métro filait trop vite, plus vite, j'eus encore le temps de voir l'étrange navire virer vers le sud-est, du côté de l'Ecole-Militaire, et puis disparaître.

...Ville des rêves non rêves
que des démons bâtirent avec une sainte patience
c'est toi que, fidèle, je chanterai.
Un jour je serai aussi un homme-statue
époux veuf sur le sarcophage étrusque
ce jour-là en ta grande étreinte de pierre
ô ville serre-moi, maternelle.

Poème

Non Je ne suis pas le roi ô foule
 hurlante
 Dans ^{En} ces jours ^{si pleins} tristes de ^{l'été} juillet
 Quand l'amour ~~meurt~~ ^{avance} et la révolte est
 latente
 Je pense à l'Afrique à tes ^{avec} palmiers
 balançants
 Je pense au choc des armes dans les
 Salons déserts
 Les charmes à la baleine dans les mers
 boréales,
 Les rugissements lointains la nuit
 dans le désert

fig. 1 Giorgio de Chirico, manoscritto di Poème (prima parte della poesia n. 43).